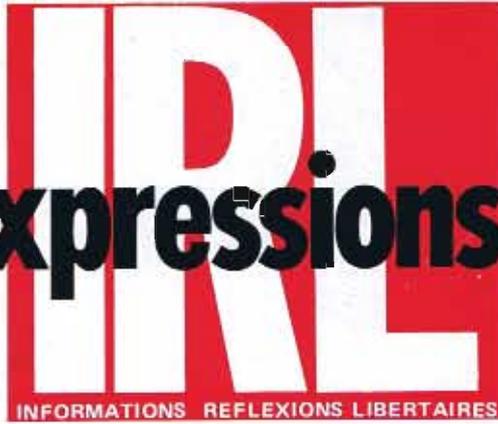


PRINTEMPS - ETE 1988
NUMERO DOUBLE - 30 FRANCS

77-78

journal d'expressions libertaires



NUMERO
DOUBLE
52 PAGES

MAI

DOSSIER 68

MAI MINEUR

POUR EN FINIR AVEC

LE MYTHE

L 1501 - 78 - 30,00 F



UN MAI MINEUR

Mai a vingt ans. On ne pouvait tomber plus mal que cet anniversaire. C'est Mai, tel qu'en lui-même.

L'histoire de 68 n'est pas faite; elle reste à faire. Les écrits multipliés sur 68, analyses et récits, ne sont pas une histoire. Or, l'histoire se doit à l'évènement. Un évènement a des dates, un temps. Qu'il ait des lieux, une géographie est une définition deuxième.

En France, Mai 68 commence le 22 Mars, à l'université de Nanterre. J'aime les simplismes.

La toute première donnée, pour penser 68 serait ainsi, celle du Mouvement du 22 Mars à Nanterre; ce mouvement-là et pas un autre (1). Dans Le Monde du 27 Mars 1968, je lis: 142 voix, 2 contre et 3 abstentions, indiquées "au hasard" sur une proclamation (2). Je retiens donc "au hasard" 142 enragés - ce fut leur nom - pour fonder une histoire définitive. Ce n'est pas le nez de Cléopâtre; à peine un souci d'honnêteté.

Le mouvement du 22 Mars n'a pas enclenché les mouvements internationaux de l'année 68. Tout au moins ses répercussions au-delà des frontières sont-elles à mesurer.

A Varsovie, un lycéen criait: "Achetez Nounours, le seul journal qui dise la vérité". C'était Mars et c'était 68.

Le mouvement du 22 Mars s'est autodissous à une date précise, pour des raisons précises. Voilà qui pourrait faire canevas événementiel, satisfaisant pour l'historienne.

Que Mai fut un évènement collectif, contradictoire, paradoxal, le définit comme historique. Qu'à ce titre, il ait impliqué l'ensemble des composantes historiques de ce pays, voilà qui n'est pas farfelu. Que les individus soient inclus dans les dites composantes, procède d'une conviction moins généralement admise. Que les sujets soient historiques, voilà qui est une définition de l'histoire résolument transversale.

Cette transversalité que nous apprimes en Mai. Que cette transversalité du sujet, de l'histoire, fut pensée par un psychanalyste lacanien est un second rappel de départ (3).

142 enragés de Nanterre, entre Mars et Juin 1968, pour ce qui est de événementiel; Pédagogie Institutionnelle - F.G.E.R.I. - pour ce qui est des élaborations théoriques. Fédération Générale des Etudes et Recherches Institutionnelles.

Au mois de Mai 1968, j'avais tout juste 17 ans et je n'étais ni à Nanterre, ni à La Borde, mais à Lyon et au Lycée. Je n'ai pas souvenir de l'évènements de Nanterre, mais d'un ensemble d'évènements dans les universités pendant l'hiver 67-68 et j'ai souvenir précisément de l'attentat contre Rudi Dutschke. Ce n'était pas à Nanterre, mais à Berlin.

C'est mon premier souvenir de "Mai" et il est en Avril. J'ignorais où se trouvait Nanterre, mais je connaissais Berlin: j'avais séjourné quelques heures, en 1965, entre-les-deux-murs retenue par les frontières Est et Ouest pour défaut de passeport. J'avais 14 ans; le mur avait trois ans. J'y était seule.

Le 3 Mai 1968, je devais faire un débat dans mon lycée. Je ne fis pas le débat, mais la manif. Avec ma copine Claire. Nous avons fondé un C.A.L -22-Mars. Les enragés de Lyon étaient anarchistes, Luxembourgeois, situationnistes; nous fûmes donc, nous CAL du 22 Mars, tout cela.

Et Lycéens, ça change tout.

Cette condition particulière marque aussi la particularité du mouvement lycéen: il héritait des élaborations théoriques du 22 Mars; ses pratiques s'en inspiraient. Mais le mouvement lycéen avait, avec le mouvement étudiant, cette différence qu'il naissait en Mai; que l'advenue politique des individus, en Mai, s'inscrivait dans leurs vies à un autre moment des trajets individuels et sociaux. Cette différence entre les deux générations politiques de Mai (4), les aînés et les cadets, fondue dans l'évènement collectif - nous barricadons ensemble - marque les investissements et les usages de Mai d'une manière qu'il reste à établir, pour comprendre comment nous avons pu faire ensemble l'Histoire aussi différemment.

La confusion des sentiments, et des langues, n'est guère propice aux

réappropriations; elles indiquent une seule chose: la vérité irrécusable de Mai et son ampleur.

Je ne sais pas pourquoi les uns, parlant de Mai, mélangent les temps à la hâte. Je ne peux liquider Mai avec cette légèreté.

En mai, je étais Nous. Les "milliers de groupuscules isolés" qui s'offraient joyeusement une tranche d'histoire.

Je parlerai de ce Je-là. Et de Mai; un Mai qui commence en Mars 1967 aux Etats-Unis et s'acheve en Août 1968 à La Borde.

UNE ENFANT DE L'INTELLIGENTSIA DE GAUCHE.

Lorsque je naquis, en 1951, mes parents étaient encore catholiques. "Par cette grâce d'une naissance tardive", selon le mot d'Helmut Kohl (5), ils furent adolescents de guerre. Lycéens sous Pétain, de 12 à 17 ans. Dans leurs familles, on est pauvre et on se tait. Lorsque vinrent mes 12-17 ans, ce Vichisme ordinaire ne fut pas sans poser obscure question.

En 1945, ils deviennent chrétiens de gauche au seuil de l'université. Actifs dans la J.E.C., responsables à l'A.G.E.L. Liens étroits avec la revue Esprit. Franz Fanon est étudiant à Lyon.

Ma mère parle la langue du libérateur et mon père, les langues d'Occ. L'une lit le Deuxième Sexe, l'autre Sartre.

A ma naissance, ils habitent en cité universitaire, le Fort Saint-Iréné, ex-Alliance Franco Chinoise où je pousse parmi une troupe étudiante dont je suis la première née, enfant de tout le monde. Ils veulent construire un monde de Plus-jamais-ça; l'enfant en sera le symbole.

En 1952, j'ai un an. Mon père entre au Parti Communiste Français.

Et devient athée. Ma mère, quoiqu'anticléricaliste, pleure. Leurs études terminées, ils s'installent à la Croix-Rousse. Ma première sœur est née. Appartement canut. J'apprends la ville. L'urbanité soimême que la colline qui travaille. Institutrices un peu Freinet, battement

des métiers à tisser, cordonnier dans sa loge. Pendant dix ans, l'enfant est promise à un monde meilleur. Berceuses anglaises et Petites Bibliothèque Soviétique pour l'Enfance et l'Adolescence. Ils sont moins pauvres. Ma deuxième sœur est née. Notre mère chante Aragon, notre père le déclame; ce si mauvais poète français.

Une nuit particulière, notre mère nous secoue: "Vite, levez-vous! on vous emmène à la campagne. Les paras vont atterrir".

Toute enfance a une fin. En 1960, la mienne cesse. Me voilà expatriée dans un no man's land pour des raisons hygiénistes: la nouvelle architecture, ce sont les baies vitrées de banlieue.

1961: je cède ma chambre à un monsieur qui se cache. Je ne dois pas le dire aux voisins ni à l'école. Je lui apporte ses repas dans ma chambre et lui chuchote des messages. J'apprends les rudiments de la clandestinité politique. Cet homme est membre du FLN. Algérien.

Sur les murs, je lis: "Vive la dictature du prolétariat": je me dis: non, pas dictature.

Un ordre simplissime régnait à la maison: à l'homme, les affaires publiques; à la femme, les affaires domestiques.

1962: mon père est exclu du PCF pour soutien indiscipliné au FLN. La politique à domicile passe dans la dissidence. Le Parti n'a plus toujours raison. Nous apprenons les us et coutumes du stalinisme local.

J'entre au lycée Louis Lumière de Lyon; j'y apprendrai l'allemand et le Grec; ce sont les langues de la philosophie. Je porte une blouse avec mon nom brodé dessus; beige-bleue; bleue-beige. J'ai un laissez-passer: nom-prénom-numéro de la classe, emploi du temps, autorisations de pénétrer et de sortir du lycée. Grilles à l'entrée, petite porte. Apprentissage de la non-mixité.

Roger Planchon monte: "Le Brave Soldat Schweik".

Été 1963: Allemagne; j'apprendrai la langue sur place. Retour; Censeur à l'entrée du Lycée "Allez vous laver": maquillage interdit. Je rêve, en allemand, que je m'engeule avec le Censeur.

Je lis: "Le journal d'Anne Frank".

Au théâtre de Villeurbanne, on joue: "Le Vicaire", Rolf Hochhuth (6).

1965: re-Allemagne, avec ma sœur, cette fois. Hambourg. Famille fortunée, aimant les arts et les lettres. La dame est

prussienne. Elle est née à Dantzig. Ses ordres me sont une violence insupportable. Je change de famille d'accueil. Ça va mieux. On m'emmène à Berlin. Nous traversons dix frontières. Dans la ville, encore quelques ruines. Entre les deux murs, après-midi de chien. Souvenir enfoui d'angoisse. Retour à Hambourg; à chaque poste de douane, on note l'heure de passage, des fois que nous aurions dévié. Ma sœur parle maintenant allemand. Frau M. veut la garder. Elle ira à l'école et recevra une éducation allemande. Négociations familiales. Herr M. n'a jamais adhéré au parti nazi. L'année 65, ma sœur devient allemande. Steiner Schule et émancipation familiale.

Je lis Jacques Delarue: histoire de la Gestapo.

Depuis l'âge de quatorze ans, je réclame l'émancipation. J'ai découvert ce statut juridique qui ne donne pas de droits civiques, mais libère des autorités parentales. Refus. Je n'obtiens pas gain de cause, mais change de Lycée. Villeurbanne, municipalité socialiste, a un lycée mixte. C'est rare. J'entre en classe de troisième à Pierre Brossolette. C'est déjà mieux; mais insuffisant pour une adolescente rebelle.

Depuis deux ans, mes parents assurent, pour une université américaine, le cursus des études françaises. On m'envoie prendre l'air aux États-Unis. Avec une consigne: "Si tu te drogues, on te rapatrie!".

L'actualité qui nous vient de là-bas est alors le Vietnam, les mouvements noirs et la drogue. Une nouvelle écriture bouleverse la littérature: William Burroughs. En introduction au voyage, je lis: Le Festin Nu.

L'intelligentsia française est encore très anti-américaine.

ALICE IN WONDERLAND, spring 1967.

Le 3 Mars 1967, je mets pied à JFK Airport. Dans le boeing, on a projeté: Fahrenheit 451. Je vois des hommes noirs tirer les chariots à bagage. Je me dis: c'est l'esclavagisme. J'ai quinze ans et des. Première rencontre avec New York City.

Découverte d'un campus U.S. Bennington Collège, Vermont. Préfabriqués et batisses en bois, pelouses et bibliothèques. Ça ne ressemble à rien de connu. Je gagne ma vie comme baby-sitter et prends des cours d'américain



contre des cours de français. Je suis un cours de littérature allemande. Les jours sont longs, je ne sais pas quoi faire; dépaysement. Fin Mars, ma langue est en voie de me donner l'autonomie. Je lis alors: The Feminine Mystics.

Au campus, il y a des "Parties" tout le temps. Les garçons sont moins nombreux que les filles, confinés aux sections d'art. Ils sont gays. J'apprends le mot. Quant aux femmes, c'est la jeunesse soi-même! jeans de toutes couleurs, tee-shirts et chemises posées n'importe comment. Elles portent des boucles d'oreilles artisanales. Un style très précis, cette Amérique des années de libération. Elles viennent de tout le pays. Nous parlons sans arrêt.

Je fais partie des meubles désormais. Virées en discothèque. Les boyfriends se recrutent dans l'université d'à-côté: Yale. Nous parlons pilule, libération sexuelle, Vietnam, Noirs Beatnik. Elles écoutent des musiques incroyables. Le Velvet Underground vient de sortir un disque avec une banane en pochette. C'est la dernière drogue du moment: la peau de banane séchée et fumée. Tout le monde l'essaie et les avis sont partagés. Pas moi: j'étais, à des milliers de kilomètres très obéissante. Nous parlons des Indiens d'Amérique. Buffy Sainte-Marie chantait: "Now that the buffalo is gone". Ce sont les années Dylan-Baez. Les américains sont très accueillants: ils m'invitent de partout. Le point chaud est alors Berkeley. Je demande l'autorisation de m'y rendre pour l'été; refus. Je décide que je ne demanderai plus jamais d'autorisation. Ainsi fut fait.

Avril 1967, New York Birthday: au cinéma, c'est: "Who is afraid of Virginia Woolf". Dans les galeries, une signature:





Andy Warhol. Je consacrée: sweet sixteen.

Mes copines m'offrent un disque avec dédicace pour que je reste avec elles: Sergent Peppers Lonely Hart Club Band. Je dis: je ne reviendrai jamais en arrière. C'est la fin du semestre. La neige fond dans le Vermont. Adieux et rendez-vous d'été dans tous les états.

Mes parents ne l'entendent pas ainsi et d'ailleurs, ils n'ont aucune idée de la distance que j'ai prise. Ils m'envoient chez des amis à eux à Toronto, universitaires de gauche. Les enfants jouent de la musique et vont dans des écoles alternatives. C'est Juin et c'est la guerre des six jours. On m'offre un calendrier pour la route: S.N.C.C. Student Non-Violent Coordinating Committee. Les débats vont bon train. Je me prends d'amour pour les indiens du Canada.

Crochet par le Michigan. Le Middle-West m'enchanté. J'ai l'impression de larguer le vieux monde. Je resterais bien là. Chicago, village Hippy. Au ciné c'est: "Hells angels". J'ai un petit carnet spécial pour l'argot. Je me délecte.

Cambridge échanges linguistiques smart et rock and roll parties. Autour de moi les blancs ont peur. Emeutes noires dans le pays. Ils disent qu'il ne faut pas aller dans les "ghettos". Au cinéma jouait: The Trip; c'est la vision d'une drogue récente dont on dit qu'elle procure des hallucinations, le L.S.D que tout le monde appelle: l'Acid. Que je ne touche pas.

Depuis ces mois, j'ai fait une découverte de taille: l'adolescence ici avait un tout autre statut que chez nous. Les lois de chaque état réglementaient l'accès au permis de conduire à seize ans en moyenne, ainsi qu'aux boîtes de nuit et certains lieux réservés. Il y avait un espace qu'on nommait Teenage. C'était un statut. Je devins Teenager et j'acquis un statut. Teenagers et culture hippy se confondaient. Les badges avaient très bonne presse. Nous en portions des quantités. C'était ainsi qu'on était moderne. Il y avait des échoppes à poster, bourrées jusqu'au plafond. Tout ça me ravissait. C'était à moi. Mon territoire.

L'enfant de la gauche française se choisissait la contre-culture américaine pour terre d'élection. Son Nouveau Monde, à elle.

ALPHAVILLE, été 67.

New York, last stop. Une amie de Bennington m'attend chez elle, east - 14ème rue. Elle vit seule avec sa mère que j'amuse beaucoup avec mon accent frenchie, mes minijupes sans soutien-gorge et tout cet attirail hippy. Lavignia est une New Yorkaise populaire; suffisamment aisée pour s'être offert Bennington, suffisamment populaire pour habiter l'endroit pas encore sous les feux de la mode: l'east side. Août 67, Greenwich Village. Depuis le temps qu'on m'en parle. Mecque de la Nouvelle Gauche Beatnik.

Premier Amour, comme dans les romans, que je lirai plus tard, carrefour de tous les immigrés, de tous les radicaux du siècle. Pieds nus, nous courons sur le macadam, avec une halte au ciné du coin. Il est un fan de Godard. Nous voyons: Alphaville. Ce sera: La ville

de tous les commencements. Il fume une herbe qu'on appelle ici: pot. Liberté indescriptible. Dans les squares, du jazz à tous les coins de rues. Sur les trottoirs d'autres hippies font la manche, comme nous. Se saluent d'un sourire qui n'en finit plus. Ça s'appelle être heureux.

Dans un autobus qui longe la rivière, cette question: si tu devais faire un film, ça serait quoi? Il s'apprête à entrer dans une école de cinéma. Je n'hésite pas une seconde: "ça serait une femme, elle aurait le cancer. Elle n'en aurait que pour six mois à vivre, après elle mourrait. Pendant ses six mois de vie, elle vivrait si fort que cette intensité en soi, serait subversive. Elle n'aurait pas de prudence à avoir, puisqu'elle devrait mourir. Alors, on la mettrait en prison. On ferait ça. On lui volerait un bout de ses six malheureux mois de vie, pour l'empêcher de semer la subversion".

Ca y est, c'est la fin; il faut revenir en France. C'est la fin du voyage; je ne sais pas encore que c'est la fin de l'Utopie. Il décide qu'il vient avec moi. Et nous voilà dans cet avion de malheur qui me ramène au pays, en larmes.

DER WENDEPUNKT, automne-hiver 67-68.

Je file en avant-première à la maison. Crise. Ils me voient débarquer: une autre. Bardée de badges, un homme dans les bagages. Négociations délicates. Encore quelques semaines dans les montagnes, ma mère en chaperon. Ce n'est qu'un sursis. La rentrée des classes approche.

Un lycée français après ça, et en famille, c'est impossible. Un couperet. C'est autant dire: perdre son Amérique.

C'en est fini de l'autorité parentale que je récusais avant même le voyage. A fortiori après. Crises en la demeure. Il faut se battre pour tout. Dans ma classe, ma copine s'appelle Claire. Comme moi. Même âge, même prénom.

Un nouveau venu occupe mon paysage. Il rentre d'une fugue en Angleterre, où il vivait parmi les drop-out, se droguant -l'héroïne. Il connaît les poètes beatniks. Nous avons ça en commun. Il est trotskyste, à l'A.J.S. Il a deux amis, un garçon et une fille qui deviennent les miens. Trotskystes aussi, mais à L.O. Ils sont beaux, ils sont amoureux et ils sont enviables. Ils arrivent dans une

flamme: "On s'est levés à cinq heures du matin pour aller faire une vente ". Je me dis: c'est la première fois que je vois la vraie vie en France.

Mais en guise de vraie vie, me voilà enceinte. Ca nous fait une seconde crise familiale, pour cause de libération sexuelle. Cette histoire prendra tout l'hiver. Entre liberté séquestrée, échappées auprès de mes amis, avortement à trouver, concerts de jazz -Archie Shepp et Sun-Ra -.

Aux marches du Théâtre de Villeurbanne, des chevelus brandissent un journal, à la criée: l'Homme Fatal vient d'être assassiné. Nous ne l'appellerons plus que: Le Che.

L'avortement a lieu en Yougoslavie, dans un bel hôpital, méthode Karman. Et je reviens, des pilules socialistes pleines les poches. Voilà, c'est pâques 68; je prends du repos avec ma sœur, après les violences de l'hiver. A la radio, nous entendons l'attentat contre Rudi dit, Le Rouge. Il y avait eu Malcolm X et il y a eu Martin Luther King.

Claire, ma copine de classe est d'une famille catholique, militante à gauche; J.E.C et Vie Nouvelle. Le soutien au FLN fut actif, l'enfant se souvient des cadeaux apportés par les algériens à la maison. Elle participe au catéchisme de la JEC où, dit-elle "se remet en cause la tradition intégriste de l'église"; ça a été important, parce que je m'investissais en rébellion. On réfléchissait sur les thèmes de l'amour, le flirt. Il fallait absolument que le premier soit le bon. J'avais besoin d'un lieu d'échange.

A la veille de 68, Claire n'est pas plus militante que moi. Son éducation est encore le "courant catho progressiste" et sa rupture avec la catholicisme se fait en Mai (7).

ZERO DE CONDUITE.

Des lycéens que je ne connais que de vue -nous nous parlions à peine -animent le ciné-club; ils doivent avoir un trou dans leurs programmes. Ils m'ont dit: "tu pourrais pas animer un débat ? D'accord. Ce sera: La question scolaire; c'est prévu pour le 3 Mai. J'aurais égratigné poliment la valeur scolaire, mélange répétitif d'anti-intellectualité et d'anti-créativité.

Il n'y a pas de télé chez mes parents; les intellectuels sont contre. Il y a la



↑
BANY

presse et la radio; et les commentaires, d'abondance.

Dans l'agglomération lyonnaise, un seul lieu ressemble aux complexes universitaires modernes, made in U.S.A.: l'IN.S.A., Institut National des Sciences Appliquées. D'ailleurs on dit: le campus. Où mon père enseigne. J'ai pas grand mal à avoir vent des remous de l'INSA, à l'instar de Nanterre.

L'INSA appelle à un meeting au campus, le 3 Mai. Je vais voir les gens du ciné-club: "Je ne peux pas faire le débat, je vais à la manif". "Nous aussi". Tiens ?

Claire était mon Alter ego. Nous voilà parties au meeting. Souvenir brumeux de foule. Chauffées à blanc. Retour au lycée; arrivent ceux du ciné-club, un garçon, une fille, se tenant par la main. Images d'amour dans la révolution.

Claire et moi, devenons inséparables; Claire et Claire.

Je suis retournée voir Claire. Nous n'avions pas échangé un mot sur Mai entre temps.

C.A.: "Raconte-moi Mai. C'est arrivé comment, pour toi ? A quel moment ?".

C.S.: "Mai ? C'était 68 ! C'est arrivé d'abord par la presse et par la télé; et c'était Paris. C'était le début de Paris. C'était le 22 Mars. Pour moi, c'était Cohn-Bendit sur les barricades. Et c'était les mecs qui pouvaient pas recevoir les nanas dans les chambres étudiantes. Tu vois, c'est vraiment parti de ça. Et puis y a eu tout un courant après. Je me suis engouffrée très vite. Et puis avec ma copine Claire, on s'est bien marrées".

On se marre encore rien que d'en parler. Les manifs, les tracts, les A.G., les piquets de grève: on faisait tout ensemble. La grève générale des lycées à quatre mains, pour un C.A.L.-22-Mars.

Première manif de ma carrière que ce 3 Mai 68. J'en avais vu avant. Je me souviens New York, une manif pro-américaine de soutien à la guerre du Vietnam que je vis défilé devant Central



→
Park. Moi, je n'ai jamais encore manifesté. Ça fait du bien d'être avec tous ces gens, à qui je ne ressemble pas encore.

A la radio, les nouvelles se succèdent. On entend ça en famille. On commente et on commente aussi au lycée.

L'action, les choix furent immédiats. Ce fut Dany Cohn-Bendit. Je l'entendis causer dans le poste, comme tout le monde. J'avais tout saisi: les positions, les enjeux. Mon choix était fait. Je n'en variais pas d'un pouce.

Si bien que lorsque je vis, plus de dix ans après, "Mourir à trente ans" - le beau film de R. Goupil - je n'y retrouvai pas mon Mai Lycéen.

Ces lycéens du ciné-club sont ...anarchistes. Des vrais, du groupe Bakounine. Où sont aussi des vieux, des étudiants, des pas étudiants. Un ou deux rodent à la sortie du lycée. Sur les murs d'école, je lis un beau matin: "LA PASSION DE LA DESTRUCTION EST UNE PASSION CREATICE", signé: BAKOUNINE. Adopté. Ils deviennent mes copains.

Les manifs se succèdent. Nous allons à l'A.G.E.L. pour les tracts et l'information; Association Générale des Etudiants de Lyon, siège de l'U.N.E.F. et de la M.N.E.F., restaurant universitaire, installés dans les locaux de la mairie du 3ème arrondissement; à deux pas de la Bourse du Travail 20, rue François

Garcin. Nous ne dirons plus que: L'AGEL.

Nous prenons possession de l'agitation au lycée. Nous faisons comme à Nanterre: les petits meetings aux récréés. Les cours se défont. Les rigueurs s'assoupissent sous ce printemps. Il était temps. On étouffait.

A la sortie du lycée, des garçons distribuent un tract: "Potache, révolte -toi !". Je ne connaissais pas le mot: Potache. Et pour la révolte, merci: c'est déjà fait. L'un deux porte un parka vert, il a des cheveux magnifiques, noirs, longs ronds autour du visage. Il porte une barbe, il est très beau. Il s'appelle Patrick, mais tout le monde l'appelle: Jésus.

Quelques jours plus tard, c'est un texte qu'on s'arrache devant la grille. Nos copains de bakounine vendent: Le Manifeste du 22-Mars. Immédiatement épuisé. R. et A. courent dans tous les sens; F. et J. aussi. Le héros le plus populaire du groupe Bakounine apparaît dans les alentours. Un étudiant en socio fait le lien entre Nanterre et Villeurbanne. Les lycéens de Bakounine ont un truc bien à eux, d'entre-soi. Nous sommes certes copains, nos positions sont communes; mais il y a quelque chose que nous ne partageons pas, Claire et moi avec eux. Ils rient beaucoup et s'activent. Ils racontent des choses de leur local, où ils sont tout le temps. Nous ne connaissons pas ce "local".

Puis J. est enlevée par son père. Il la séquestre à la campagne pour qu'elle ne s'insurge pas dans Mai. Je n'ai plus jamais revu J., privée de Mai par un père jaloux.

Les filles avaient du mal à exister, en ce temps-là.

Un seul lycéen stalinien, pour tous ces soixanthuitards: il n'y avait pas de risque de nous empêcher de révolutionner à notre aise. Le rapport des forces n'a jamais vacillé dans ce lycée, ni dans les autres établissements de Villeurbanne. Il y avait Charrial où L. menait son affaire fort bien. Il chantait: "Ma graine d'anar". Il y avait un lycée technique. Ils venaient nous voir pour coordonner les efforts. Il était aussi contaminé par la fièvre libertaire. Ce fut une réussite complète. J'ai appris à faire des piquets de grève. Nous sommes passées dans les classes dire: On arête tout. Et fait venir en renfort nos copains étudiants.

Ailleurs, les lycéens n'avaient pas cette chance.

Je n'ai pas souvenir de CAL communistes, comme Claire. Nous étions si massivement majoritaires qu'ils n'emportèrent aucune résolution, que nous n'ayons acceptée. Il y eut des lycées modérés. Récamier était de ceux-là. Les CAL modérés entrèrent tard dans le mouvement et se distinguaient en cela, qu'ils ne quittèrent jamais les revendications corporatistes. Ils admirent la

*la passion de la
destruction est
une passion
créatrice*

BAKOUNINE

Participation. Nous apportions avec nous, une critique anti-autoritaire du lycée, et ce Tout-Politique qui faisait Mai et nous apportions le vent du large. Aux lycéens moins libres de leurs mouvements, nous apportions les nouvelles des soviets d'à-côté, camarades Etudiants et Ouvriers. Si bien que lorsque les lycées furent en grève et se mirent à débattre d'un projet de société, reconstruisant une école meilleure, mon intérêt cessa. J'ai quitté le lycée pour m'installer à la fac. Occupée. C'était Mi-Mai.

Du 3 jusqu'à Mi-Mai, nous avons constitué un CAL-22-Mars et préparé la grève générales des lycées de l'agglomération. Lycées classiques et techniques. Ça y est. Tout le monde en grève. Les débats dans les classes, hors les classes; les Assemblées Générales. Les enseignants, l'administration: ils n'ont plus qu'à nous écouter. Quand ils nous écoutent et que même certains veulent parler -"Chacun de nous est Concerné" (encore un mot magique de Mai), Claire et moi sommes allées voir ailleurs si nous y étions.

Nous y étions. Nous nous décrétions instance organisatrice au sommet, c'est-à-dire: à la fac. Si bien qu'à ne parler que de Mai, de l'heureux temps de Mai et de l'événement, d'abord, c'est du 3 au 10 mai à peu près. j'ai envie de dire: je ne sais plus ce qui s'y passe concrètement. D'abord je découvre ces lycéens de Bakounine; surprise et bonheur. Pourtant, nous ne devenons pas les mêmes. Claire a là-dessus les idées plus claires que moi. Ca tient à nos itinéraires différents, après. J'en ai tant oublié que sans elle, c'est comme si ma mémoire s'absentait. Claire est, sur le Mai lycéen, le nôtre éloquente. Elle n'a pas fait de vieux jours dans les ersatz de Mai que, de toutes manières, nous ne retrouverons pas.

- C.S. (c'est elle): "Ce qui m'a plu, c'était cette éclosion. Des gens qui s'exprimaient, qui avaient envie de tout remettre en cause les structures, la hiérarchie. Que ce soit dans les entreprises ou la hiérarchie à l'école. J'ai tout de suite adhéré à ça, sans une réflexion politique. Ca s'inscrivait dans un parcours déjà fait. Le vocabulaire était pas politique. J'ai découvert ce que voulait dire le drapeau rouge, au cours de Mai. Je savais ce que c'était que les communistes; je savais ce que c'était que les mecs de droite.

"Très vite, je suis devenue responsable sur Brossolette, des Comités d'Action Lycéens et j'ai découvert le monde étudi-

ant que je ne connaissais que par ouï-dire. Au lycée, on a fait des tas d'A.G.. Je disais: "Il faut qu'on choisisse nos profs, il faut brûler les livrets scolaires. C'était la notation. Donc: on ne contrôle plus rien, travail de groupe. Il faut changer les profs ou il faut qu'on les choisisse, qu'on choisisse le proviseur. On n'a rien écrit. On a fait quelques tracts, mais je n'en ai aucun. On était en Première, A. était en philo: l'Anar de service. On a rencontré les mecs de la fac tout de suite et c'était "les grands"! Ils avaient plein de choses à nous apporter. J'allais écouter dans les A.G. de la fac ce qui se disait, et après, je le transcrivais pour les lycées.

"Ce nom de Comité d'Action lycéen, je pense qu'on a suivi le mouvement. Ca venait certainement de Paris. Je pense que j'ai entendu ça à la fac, parce qu'en l'espace de trois ou quatre jours, j'ai fait ma conscience politique. Car sur le tas, c'était un démarrage émotif. J'ai pas de souvenir de première manif. J'ai des souvenirs de tas de manifs. J'ai des souvenirs de mots comme hop-hop-hop. J'ai le souvenir de services d'Ordre. Parfois, je faisais partie du service d'ordre. Et j'ai le souvenir que notre pire ennemi était les communistes et non pas le gouvernement de droite".

- C.A.: "dont on se foutait comme d'une guigne".

- C.S.: "C'était plutôt les communistes, avec leur aspect rigide. Je fais un lien, moi bien sûr tout de suite, avec la religion. Avec le carcan d'une religion. Ca peut s'apparenter. J'ai le souvenir de joies. Et de manifs. Les manifs, c'était associé au mouvement, à la joie, à la liberté.

Les drapeaux noirs, c'était l'Anarchie. C'était les anarchistes. Et on était très potes. Eux, c'était nos copains. Ils avaient les drapeaux noirs, je me rappelle; on était bien avec eux. On avait des affinités par rapport à leur esprit plus libre, notamment leur refus de certaines contraintes; et leur refus de vouloir créer des mouvements dogmatiques, puisque le Mouvement du 22-Mars, c'était le mouvement de la liberté. Les maos et les trotskystes, je me rappelle qu'ils faisaient chier tous les deux. Nous, on supportait que - c'est pour ça qu'on était très sectaires - c'était vraiment: les anars et le 22-Mars. Et le restant, ils nous emmerdaient. Si je raisonne pour moi, le dogme ou ma conscience politique étaient très minces. Elle était aiguë. Ma conscience réflexive était aiguë. Ma conscience théorique était ténue. C'est pour ça qu'on

L'ANAR DE SERVICE

a adhéré: parce qu'on n'était pas, non plus, trop prisonniers, nous, de ces schémas. Beaucoup moins que les Trotskystes, beaucoup moins que les Maoïstes qui, eux, avaient déjà un dogme beaucoup plus fort que le 22-Mars. C'est pour ça que le Mouvement du 22-Mars, c'était pour moi: l'éclosion. C'était le printemps. C'était le bourgeon qui éclôt sur la branche et qui voit tout en rose autour de lui. Ou tout en blanc, comme une fleur de pommier ou de pêcher. Ca correspondait bien à l'image des lycéens. Moi, j'ai découvert et j'ai appris en même temps. Et ça, c'est merveilleux, quoi. C'est des moments que je n'oublierai jamais et qui je crois, ont beaucoup influencé mon regard sur la vie après. Il y avait J., une belle fille brune, vive avec une petite voix. Il y avait F., la copine d'A. Elle était d'un milieu prolo, ce qui n'était pas notre cas. Vis-à-vis de nous, elle était un petit peu en réserve; on était les intellectuelles. On avait l'allant de notre classe où la parole est l'apanage du pouvoir, l'apanage du savoir. La faculté d'exprimer même si tu dis des conneries, ou si t'as pas tous les mots, tu y vas: tu as l'allant, parce qu'on était d'un milieu où les gens parlaient; où on se parlait. Pourquoi c'est comme par hasard nous deux qui avons tout organisé ?".

-C.A.: "Du jour au lendemain tu fais tout, tu as argument sur tout, tu organises tout. t'as jamais dit un mot avant. Et tu la boucles aux militants, en plus."

Pendant ce temps, ça débraie dans les usines. La fac est occupée. Le Parti Communiste Français n'a pas encore jeté ses troupes dans la rue.

LA REPUBLIQUE DES ENFANTS
(Pour Janusz Korczak).

Les Comités d'Action Lycéens, c'est un mot qui nous vient en effet du 22-Mars



de Lyon. Groupe Bakounine + ex-J.C.R. = 22-Mars. Dans le groupe Bakounine, c'est notamment Michel qui fait le lien avec Noir et Rouge. Il y en a d'autres, bien sûr. Il y a des gens de l'INSA, de vieux compagnons de l'ancien groupe Elisée Reclus qui ont traversé le siècle, nos lycéens, des étudiants d'histoire et de socio, et d'autres encore.

La J.C.R. (Jeunesse Communiste Révolutionnaire) de Lyon a peu de choses à voir avec Paris. Elle est dissidente. Ses dirigeants nationaux gardent encore le souvenir cuisant de sa fondatrice et les anciens de l'U.E.C. se souviennent aujourd'hui fort bien de la pertinence incisive qu'elle leur infligeait dans les débats au sommet. La J.C.R. lyonnaise était Luxembourgistes - appellation de mon crû - et F.G.E.R.I., à savoir, la mouvance réunie à La Borde autour de Félix Guattari à l'aube des années soixante. Ça change tout, concernant le creuset politique de Mai-68 dans cette ville. De quoi nous lycéens, héritions. Si bien que Conseillisme et Psychanalyse dans la J.C.R. devint aussi Conseillisme et Psychanalyse dans les CAL. Les sigles nationaux étaient les mêmes, les canaux de la passation étaient les mêmes qu'à Paris, mais les définitions DU politique étaient tout autres. Il y eut la même distance entre les J.C.R. parisiennes et lyonnaises, qu'entre les CAL de Lyon (8). Le 3 Mai, la J.C.R. s'auto-dissous pour fonder le 22-Mars avec le groupe Bakounine. A quoi se joignent à ce noyau, des gens venus d'autres itinéraires des sixties.

Noir et rouge, tout le monde connaît ça aujourd'hui. C'était un anarchisme aucunement oecuménique, tout autant dissident de la F.A. Si bien que s'agissant des lycéens, plus encore que des étudiants, l'anarchisme dans Mai était fort souple.

Il m'importe de redire ce corpus avec la fierté qui lui est due, à l'heure où la majorité des productions sur Mai, s'efforcent d'effacer dans le vague les oppositions d'alors, les enjeux et la désuétude des outils que d'aucuns requéraient.

Quant au Luxembourgistisme, mon féminisme actuel n'est pas mécontent que la Grande Femme de la pensée politique fut élue par ces aînés, quoique sur la triple dénégation de son sexe, de sa nationalité et de sa judéité. Ils étaient, comme Rosa Luxembourg, marxiste. Ni elle, ni eux à sa suite, ne firent de chacune de ces identités, une expression politique. Choix inconscient ? Car ce que

nous savons aujourd'hui du rapport des femmes à la pensée, de la constitution sexuée des savoirs et de la définition de l'intellectualité pour les femmes n'est pas sans rapport ni effet sur ces choix. Ce n'était certainement pas, en revanche une Rosa Luxembourg revue et corrigée pour les besoins du look féminin du marxisme, d'alors ni d'aujourd'hui. C'était une Rosa Luxembourg anti-Léniniste, ce par quoi le groupe Bakounine pouvait s'y retrouver; une Rosa Luxembourg de la Démocratie Directe, une Rosa Luxembourg Spartakiste - et cette JCR se disait spartakiste - Berlin assassinée. Lorsque beaucoup plus tard, je demandai à sa fondatrice, ce qu'il en était pour elle, de R.L. penseuse sexuée, elle qui à aucun prix ne serait féministe, m'en dit: "Je lis R.L. à partir de 1959-60, dans le texte. Je pense que c'est le seul théoricien marxiste qui ait suivi Marx au point où il était resté, afin de poursuivre, avec des données que Marx n'avait pas, en particulier sur l'impérialisme? C'est la seule analyse de l'impérialisme qui tienne debout. Bien avant, j'avais lu une vie de R.L. La lecture de R.L. était très importante pour moi, parce qu'elle caractérisait le marxisme moderne".

Ce à quoi, obstinée, je demande:

"Son sexe t'indique quoi ? Est-ce qu'il est présent ?".

"Oui et Non. Oui, en ce sens que je pensais qu'aller si loin, c'est-à-dire, aller jusqu'au bout dans la recherche du sens, seule une femme peut le faire, vu qu'elle n'a pas d'intérêt de pouvoir. Ce qui bloque la pensée masculine dans l'acheminement vers le sens, c'est que à un moment donné de sa carrière, sa notoriété, son image de marque, compte plus que la vérité" (9).

Je reviendrai sur quelques uns des aspects non - événementiels de Mai. Pour l'instant, il convient de cadrer le B-A-BA qui fut nôtre au fil des jours de Mai. Nous n'étions, nous lycéens, pas tout à fait tombés de la dernière pluie, en somme. Spontanéistes ? Voire. Naïfs ? Pas plus que ça.

Donc, Claire et moi œuvrons de toutes nos forces à la grève générale des lycées: cette République des Enfants. Comité d'action, c'était le mot-clé de l'époque.

A quel point le PCF était une antiquité à nos yeux est difficile à exprimer aujourd'hui. C'était une institution établie, tout comme les autres grands partis: de l'establishment. Avant la récupération; avant qu'il ne descende dans la rue. Car dès lors, ce fut bien autre chose.

ROSA LUXEMBOURG



Pour décider de la grève générale de tous les lycées de l'agglomération, rien de plus simple: il suffit pour ça, que ce soit 68, d'être au moins deux, avec quelques complicités, une fac occupée pour s'y réunir, d'y trouver une salle de cours vide avec un tableau noir, d'y dresser la liste des établissements secondaires, ainsi qu'une évaluation de son effectif. Vous calculez alors combien de piquet il vous faut. Vous faites l'inventaire des forces lycéennes. Et on complète avec les étudiants. Peut-être qu'alors, on tire un tract pour répandre la nouvelle. Peut-être que d'autres CAL viennent se les répartir, que vous vous y mettez aussi. Heureusement, vous n'avez pas prévu d'occuper les lycées: vous vous seriez ennuyé. Le cœur de l'événement, où ça palpite, c'est dans cette bonne vieille université du centre ville.

Il y a plus de vingt lycées; ça fait du travail.

Depuis quelques jours, nous avons élargi nos connaissances dans le 22-Mars, des anars à l'ex-JCR. Nous commençons à identifier les gens selon des critères fort peu froids: qui on voit où, qui avec qui, concernant les réseaux, qui tire les tracts à l'AGEL; qui les apporte et distribue quoi. Notre autonomie politique se réalise en une semaine. Ajoutant, au décryptage des réseaux qui est égale-

ment une géographie des soixantuitards, la grammaire qui se scelle ici du désirable et de l'indésirable. Les hommes et les femmes, comment ils sont, ensemble et séparément.

Peut-être que la fac n'est pas encore occupée lorsque nous arrivons toutes deux à l'AGEL chercher des tracts. Nous trouvons là une connaissance qui répond à notre soif d'information: "les étudiants ? Ne vous en occupez pas; vous ferez mieux qu'eux". Nous nous interrogeons du regard, ébahies. Une seule explication: il est vraiment démoralisé !

Nous commençons à avoir pignon sur émeute. Les enragés des premiers jours pouvaient-ils imaginer qu'ils seraient si vite relayés par les lycéens ?

La fac est occupée depuis deux jours lorsque nous préparons cette grève. J'y vois là, dans l'euphorie de la réussite, parmi les plus belles images que je verrai jamais. Je me souviens très bien de certains qui devinrent mes amis, à ce moment là que j'y vis pour la première fois dans des accoutrements qu'ils n'auraient jamais plus, et pour cause. Je veux dire cet ensemble de fatigue et de brillance dans l'événement. J'y remarque l'homme qui deviendra mon amoureux d'Après-Mai, lorsque Mai sera fini. Les amours de Mai ne ressemblent à aucunes autres.

Depuis le 3 Mai, je continue d'habiter chez mes parents. Je n'y fais que de fugitives apparitions, mais j'y ai pied-à-terre. Plus pour très longtemps.

- C.S.: "En effet, on avait organisé la grève et on a fait, bien sûr les piquets de grève devant Brossolette. Je crois que mes parents avaient été convoqués au lycée, en disant: "votre fille a des comportements insensés: elle est leader". On avait été à Charrial. Le proviseur avait une peur bleue de nous".

- C.A.: "ils ont essayé de bloquer la grille".

- C.S.: "absolument".

- C.A.: "On passait goutte à goutte; ce fut, finalement, une demi victoire parce que la négociation fut. On entre dans le lycée, mais il n'y a pas de cours; on parle et on fait des A.G."

- C.S.: "voilà, on fait des A.G."

- C.A.: "et y avait tous nos profs et parmi ces profs, y avait des communistes".

- C.S.: "absolument: prof de gym".

- C.A.: "alors y avait les vrais communistes staliniens qui plaidaient et y avait

aussi tous ces profs de bonne volonté pour nous; et Niet, Niet! on n'en voulait pas, tu te souviens ?".

- C.S.: "oui oui notre ennemi moi j'ai le souvenir que notre ennemi, c'était les communistes".

- C.A.: "et tu te souviens qu'on est allée faire piquet de grève au lycée du Parc, qu'on s'est fait tabasser ?".

- C.S.: "en effet, je m'en rappelle".

- C.A.: "parce que là bas, y avait les classes prépa."

- C.S.: "c'est vrai qui préparait leur truc".

- C.A.: "c'avait été plus dur que dans les autres lycées".

- C.S.: "oui c'est vrai, j'avais occulté les lycées, piquet de grève dans les lycées. Mais c'est vrai en effet, je me rappelle. Et on coordonnait toute l'action. On la coordonnait à la fac qui nous prêtait - enfin, ils nous prêtèrent ! On investissait les lieux, quoi !".



La mémoire. A deux forcément, c'est mieux. Et à beaucoup, ça serait encore bien mieux.



Cette grève gagnée, nous ne nous sommes pas attardées un jour au lycée et nous n'y sommes plus revenues que les derniers jours de juin, pour la clôture de l'année. Alors pourquoi ce départ, après avoir mis le secondaire en mouvement ? Les débats corporatistes ne me tentaient pas. On disait "participation", à l'époque. Nous étions contre. Cependant, mêmes les modérés parmi les lycéens avaient beaucoup à dire. Concernant l'enceinte du lycée, son fonctionnement, l'enseignement, la teneur était intéressante. Si ce n'avait été Mai... Car aussi avancés soient-ils, là n'était pas la question qui nous animait. C'était la révolution. Le lycée devait rejoindre la vie, non l'inverse. Et la vie, c'était pour l'heure, à la fac et dans la rue.

C'eut été mortellement ennuyeux de piétiner à vouloir reconstruire un lycée meilleur. Nous ne voulions rien de tel, mais plus de lycée du tout. Il y avait une force de la critique qui aujourd'hui se dérobe. Notre perspective n'était pas aux griefs à exposer aux autorités tutélaires. Nous l'avions fait aux premiers jours, et dès les grandes manifestations de rue, nous débordions le strict cadre interne. Notre tâche était accomplie. Nous pou-

vions rejoindre nos copains.

A la fac, venaient les CAL des divers lycées, aux informations, pour les tracts et la suite des événements. C'est la République des Enfants: des gamins qui n'ont jamais ouvert la bouche jusqu'ici, s'y risquent. Ils parlent. Dans leurs classes. Avec leurs profs, ou contre. Avec l'administration, et plutôt contre. Ils font des comités par thème, ils débattent. En cela, c'était un échec pour nous, puisque le désir révolutionnaire était ainsi canalisé, contrôlé. Nous nous sommes enfuies pour préserver ce désir. Mais pour d'autres qui voulurent bien jouer le jeu, ce fut une aubaine et sans doute, ce temps fut capital pour eux aussi, de là où ils étaient. Nos copains anars dans les lycées en firent autant. Ce fut un mouvement. Mais dès que le gros des effectifs entra en action, l'ensemble s'en ressentit considérablement. Les uns disaient: "nos profs sont d'accord avec nous, on sait plus quoi faire". Ca nous consternait. Mais c'était exact: nombreux étaient les enseignants qui soutenaient les élèves.

Si bien que Claire et moi, le souvenir de la fac prédomine.

- C.A.: "apparemment; t'as l'air d'avoir quitté le lycée assez tôt, en Mai ?".

- C.S.: "Oui, très vite. Je faisais sans arrêt des aller et retours lycée - fac, lycée - fac. Alors tout ce que j'apprenais à la fac, je la traduisais au lycée".

- C.A.: "Et le lycée était occupé ?".

- C.S.: "je n'ai pas le souvenir d'avoir occupé le lycée. J'ai le souvenir d'avoir fait des A.G., le souvenir d'avoir refusé de faire cours; de dire: bon, on a un cours, mais on parle de ce qui se passe. J'ai pas le souvenir d'avoir occupé. Par contre, la fac".

Je ne sais pas où sont passées les archives, si tant est que quelqu'un parmi nous ait eu ce souci, dans un mouvement qui était d'abord explosion de présent. Il y eut des tentatives sous influence gauchiste dans d'autres établissements. Mais l'ensemble ne faisait pas le poids avec la force du rire, du jeu, du plaisir, de la dérision des lycéens. Le mouvement lycéen était créatif. Il jouait..

Bien sûr, les militants "en carte" tentaient de garder le contrôle, de rester avant-garde, fussent-ils anarchistes. Mais rien n'a tenu. C'était une marée et tous les repères craquaient. Nous aimions l'anarchisme parce qu'on pouvait jouer. Pas comme ensemble de morale,





de préceptes; pas comme corpus idéologique. Nous dévorions ses vers sur les murs. Mais il faut dire que c'est ainsi que le mouvement lycéen fut exactement typique de 68. C'est dans le mouvement lycéen que se lit tout ce qui n'est pas dix-neuvième siècle dans 68; tout ce nouveau car nous reprenions comme nôtre immédiatement les alchimie d'un peu de situationnisme, un peu d'anarchisme, beaucoup de 22-Mars dans ce qu'on ne peut plus prononcer aujourd'hui: la fête. Cette fête qui nous venait de la Révolution Française, que toutes les explosions révolutionnaires connurent; qui était pour nous, l'unique vérité: une révolution dans l'ennui, vous pouvez vous la garder.

Inutile de dire enfin, qu'en dehors du mouvement lycéen, mes copains étudiants avec leurs quelques années théoriques, n'avaient pas encore découvert l'amérique et qu'il me fallut mettre au rencart pour quelques temps, mes goûts alors mal vus. L'Amérique, dans la gauche française, dont l'extrême-gauche était une part, c'était un peu tocard; intellectuellement peu convenable. J'oubliai l'Amérique. En Mai, l'Amérique était ici et maintenant.

AWORKING CLASS HERO (is something to be).

Pour l'instant, nous somme aux alentours du 13; peut-être que le P.C. a ouvert la contre-offensive en manifestant. Nous sentons le roussi. Premières inquiétudes. Et nous, les petites qui n'étions pas vraiment une génération spontanée, nous prenions là notre plus gigantesque leçon d'histoire. Tous les récits à domicile des ignominies staliniennes ne pouvaient me laisser présumer ce qu'il en était d'une pratique cinquantenaire putschiste. Bien sûr ce n'était pas l'Espagne; ce n'était pas Barcelone 37. Mais pour nous, jeunes de la Vieille, aussi peu ouvriéristes que nous ayons pu être, nous ne l'oublierons jamais. Ce qu'il nous ont fait. Jamais.

Je me souviens: "les Travailleurs sont dans la rue". Stupeur... Quelle réduction ! Déjà, rien que de les appeler travailleurs: comment ? Ils n'étaient que des travailleurs ? Même en 68 ? Pas des insurgés comme tout le monde ? Pourquoi pas des Enragés ? Ils ne savent pas ce qu'ils perdent. Des "travailleurs" ! C'était ridicule; Nous aussi, dans nos lycées, nous somme des tra-

vailleurs. Et justement, 68, c'est après que ça commençait. Tout le reste, après le travail des travailleurs. Ce temps de Mi-Mai est voué à la préparation des grèves ailleurs. A l'entrée dans mon paysage des ouvriers en grève, des ateliers; bref, du salariat. Ce qui n'est pas rien quand on est lycéen et pas prolétarien. Il est voué aux activités dans la fac; débats et conflits. Manifestations. Piquets de grève à la Rhodia. Ou est-ce ailleurs ? Un piquet de grève dans une usine ! Il ne manquait plus que ça ! La découverte de la CGT que je reconnaîtrais désormais à trois lieux; rien qu'au style. Les gros bras. Les services d'ordre. Et les stupidités qui pleuve alors, de leur bouche.

- C.S.: "Je me rappelle, dans les manifs, de m'être fait cogner dessus par le service d'ordre de la CGT. Et je me rappelle, pour aller au lycée Brossolette, je passais rue Racine et y avait des ouvriers en grève; et quand je passais devant les usines - y avait la Sigma -, je m'en rappelle très bien maintenant, qui n'existe plus - y avait la Sigma et y avait les ouvriers en lutte. Et moi, je passais: "OUVRIERS et LYCEENS, MEME COMBAT". Et ils m'attrapaient par les mains (rires), tu sais, j'étais toute minette, tu vois, ils disaient: ouais, vous avez raison, il faut continuer ". Oh ! Mais c'était très gai !

- C.A.: "Tu es allée, toi dans les usines?"

- C.S.: "Oui, bien sûr".

- C.A.: "Où, alors ?".

- C.S.: "J'ai été à Feyzin, à Rhône-Poulenc".

- C.A.: "A Feyzin ?".

- C.S.: "Ah oui, ben on a... la bonne parole. Et on leur disait: ETUDIANTS OUVRIERS, MEME COMBAT" et on étaient convaincues qu'on avait raison. Et ils nous disaient: "Ouais, c'est bien ce que vous faites; regardez ! Nous aussi ! Il faut libérer les masses populaires; il faut qu'on puisse s'épanouir. Bon c'était pas un discours très rationnel, à ce niveau-là".

- C.A.: "Et Rhône-Poulenc ?".

- C.S.: "Rhône-Poulenc, c'était l'industrie, à ce moment là, il y avait beaucoup d'ouvriers".

- C.A.: "On n'était pas ouvriéristes, pourtant ?".

- C.S.: "Non mais c'était le rapprochement Etudiants-Lycéens-Ouvriers; et alors, bien sûr, on se heurtait aux types

de la CGT qui, eux, sentaient bien qu'il fallait qu'ils rattrapent le courant. Mais d'un autre côté ça allait trop loin. Ils avaient une conscience de classe bien plus forte que la nôtre, en disant: on mélange pas les classes; hein ? Il y a les ouvriers et les étudiants".

- C.A.: "Et nous, on n'y croyait pas".

- C.S.: "Et nous on le croyait pas. On disait: mais c'est eux qui débloquent. Nous on n'est pas des petits-bourgeois; la preuve ? Regardez: on se bat avec vous. La preuve ? On organise des piquets de grève. Comment voulez-vous que des petits-bourgeois...Tu vois, c'était émouvant. C'est émouvant, parce que c'était aussi notre capacité à raisonner sans frontières. Notre capacité à vouloir abolir les schémas traditionnels ; et en ça, c'était juste. C'était juste sur la démarche. C'était juste sur le regard neuf. C'était : il faut être résolument moderne."

-C.A : " C'est une magnifique formule ; il faut la garder : la capacité à raisonner sans frontière. C'était ça, exactement ; il n'y avait aucune frontière."

-C.S : "C'était juste ; en ça, c'était juste. Alors bien sûr, c'était juste parce que nous, on ne vivait pas les frontières comme les autres les avaient vécues. Donc eux, ils les voyaient les frontières. Et nous on ne voulait pas les voir. C'est pour ça qu'on disait : mais elles ne sont pas là ; ou, si elles sont là, et bien il faut les casser ! Et c'est en ça qu'il y a des gens qui ont pu adhérer, parce que c'était une illusion. C'était quelque chose de phénoménal. Et c'est pour ça que ça a unanimisé : parce que c'était hors des schémas battus. C'était hors des normes. C'était hors d'une pensée traditionnelle. C'est pour ça qu'il y a eu une adhésion."

-C.A : " C'est pour ça qu'on a fait tout exploser, que c'était la fin des schémas traditionnels de la politique. Moi, je dis que c'est la fin du XIXème siècle. C'est pour ça que je pense que nous, les lycéens, on étaient les mieux aptes de tout le monde ; on était le mouvement le plus moderne. On n'était pas passés par des organisations politiques".

Et c'est ainsi que nous apprîmes, ce qu'il en était du Parti contre les travailleurs. Mais c'est ainsi que nous avons, par surcroît, gagné Grenelle pour les dits travailleurs.



La porte principale de l'Usine BERLIET, maintenant R.V.I.

CELINE ET JULIE VONT EN BARRICADE

S'il y a une date que j'ai retenue, c'est bien le 24 Mai.

Ca craquait de partout ; tout le monde se mettait en grève l'un après l'autre. Usines, théâtres, cigarettes, essence.

L'un, chapeau noir sur la tête, gardait le bureau du Doyen, nonchalant. L'une, courait dans les allées de la fac; quelqu'un avait tout d'un beatnik U.S. Une autre, sur le perron de la fac de Lettres, disait: "On va occuper la Rhodia". Tel autre, dressait l'état-major des postes d'occupation des locaux; les uns sortaient du champagne des caves du rectorat, d'autres s'époumonaient dans un mégaphone qu'à Nantes, la manif devenait houleuse; un autre encore, philosophait parmi les jets de pierres; un dernier avait l'œil sur Ordre Nouveau/ Et la paranoïa, ceux qui voyaient des indices partout.

L' amph. Quinet ne désemplissait pas. On débattait tout. Jamais une décision tout seule. Les répartitions du pouvoir n'étaient pas tout à fait transparentes; chacun couvait sa petite affaire; mais surtout, aucune prise en charge du voisin, en Mai. Il fallait devenir majeur tout de

suite, savoir ce qu'on voulait, chacun, tout de suite, décider, le défendre et se défendre.

A la fac, nous y dormions. Je travaillais à l'imprimerie: on ne reste pas à rien faire dans des moments pareils. Je vendais, à l'entrée devant la grille, parmi des stands en tout genre, la littérature de l'époque. Affiches des Beaux-Arts, manifestes, tracts à n'en plus finir.

Mes copains trotskystes de l'hiver y étaient aussi. Celui de l'A.J.S. ne me parlait plus: j'étais tombée trop bas. Ceux de L.O., dévoués encore à leur organisation, n'étaient pas loin de larguer les amarres. Notre ennemi commun: le PC. Une violence venue des décennies de saloperies à l'Histoire qu'à quelques uns, nous avions tôt fait de reconstruire. Et les gauchistes en carte. Il fallait sans arrêt, veiller à ce qu'ils ne nous concoctent pas une entourloupe, au détours d'une A.G., d'un tract. Ils étaient très factieux. Nous avons eu du mal à faire vivre Mai, contre eux. Parce qu'ils n'évaluaient pas la révolution comme nous. Les Affiches de Mai étaient belles. On riait tout le temps. Je me souviens surtout les rires.

Puis, nous partions d'un pas décidé de la fac, manifester. Et ça y allait: l'Internationale, les drapeaux noirs - et rouges -, les slogans.

Les transports étaient paralysés. Je ne passais plus à la maison qu'une fois tous

les trois jours. Personne ne me demandait rien. Nul n'aurait pu me retenir. C'est alors que ma dernière sœur, 11 ans, me dit: "Claire, pourquoi le Parti Communiste, il est méchant ?" Je donnai ma première pédagogie pour petite classe.

- C.S.: "Et l'occupation du bureau du Doyen ! Gerson, piège à cons ! Je me rappelle avoir passé une nuit dans le bureau du doyen".

-C.A.: "les hommes étaient comment ? Raconte-moi un peu: est-ce qu'ils étaient beaux ?".

- C.S.: "Je n'ai aucun souvenir de la beauté des mecs. J'ai pas du tout été marquée par ça. J'ai été marquée par le discours politique; j'étais marquée par la violence des mots; j'étais marquée par leur gestuelle. J'étais marquée par tout ce qu'ils racontaient dans les A.G. C'était un moment d'Euphorie; c'était un moment de vie pleine. Moi, j'ai vécu: Veni, Vedi (rires)..."

- C.A.: "Et les cocktails ?".

- C.S.: "Cocktails Molotovs ? (rires). Alors où est-ce que j'ai vu ça ? Ben, à la fac ! Quand ils en faisaient. Moi, je savais pas en faire mais j'ai vu. Et c'est



vrai qu'en effet, moi j'en ai pas réalisé. Mais vu "Les Grands" en réaliser".

- C.A.: "On chantait ?".

- C.S.: "Oh, écoute, je pense qu'on chantait l'Internationale souvent (rires). Je pense qu'on la chantait beaucoup, beaucoup, beaucoup".

Quelqu'un chantait la Jeune Garde. Quelqu'autre: El Ejercito Del Ebro.

- C.A.: "Comment on circulait en Mai ?".

- C.S.: "Ah, alors ça ! c'était la grève. Je me rappelle, la pénurie d'essence. Et le stop. Alors beaucoup, beaucoup de stop. Et la marche à pieds. On marchait à pieds".

- C.A.: "Ca se passait comment, chez toi ? Tu retournais chez tes parents ?".

- C.S.: "Oui, oui, je retournais de temps en temps. Mon père ne m'a jamais rien dit. Mais ma mère était folle inquiète. Folle d'inquiétude. Et c'est souvent mon frère qui lui transmettait les informations. Parce qu'à 17 ans, à cette époque-là, c'est les premières fois: c'est là où j'ai découché. Non pas pour aller avec des garçons, mais par politique, hein ! Ma mère était quand même assez inquiète; elle avait beau être de gauche, elle était quand même inquiète".

C'est une saga, 68. De l'épique pur. Tout le monde y était. Qui y était comme son voisin ? Nos ennemi du moment en parlent aujourd'hui avec lyrisme, bien autant que les dépaveurs du 24 Mai, les blessés du 24 Mai. Des pavés, il n'y en avait pas aux Cordeliers. Fallait casser le macadam; faire la chaîne. Des spectateurs s'étaient posés au balcon de la Bourse; ils scandaient sur la rampe, un tam-tam d'improvisation. A Paris, certains disent qu'un piano jazzait. A Lyon, une fille panachait à cheval nuitamment, sous les tirs lacrymogènes. Elle vous le dira elle-même, pourquoi un cheval, pour cette nuit-là. 24 Mai. Première planche en travers d'une chaussée. Quelqu'un me saute au cou: "On l'a eue, notre barricade ! " Explorer les chantiers du quartier. Je n'ai rien vu, à Hiroshima. Sortie d'on ne sait où, une hauteur; on appelle ça une barricade. On passe des deux côtés ! Elle peut au moins, servir d'estrade ! En première ligne, de fringuants jeunes

hommes. Nous, les filles, notre tir est un peu court... On ne gaspille pas les munitions ! On prépare, pour les combattants. Vin et restauration circulent, puisés à la source. Ah, ces cuisinières pour la révolution ! Du bon vin, si j'en crois l'étiquette. A force de le servir, l'ai-je seulement goûté ? Des ambulanciers sont venus; parmi eux, des amis.

- C.S.: "Bon: il y a eu les barricades à Lyon. Le soir des barricades, moi, je défaisais... J'étais en chemisier blanc et en jean; et je balançais des bouts de goudron sur les C.R.S. Pont Lafayette. Il y avait un aspect jeu, bien sûr. Maintenant, quand je repense, je suis très attendrie par tout ça. Mai j'ai terminé Mai 68: c'était le 24 Mai. J'ai terminé, mon frère et un copain sont venus me chercher sur les barricades et m'ont emmenée manu militari chez moi".

- C.A.: "Ils t'on emmenée chez toi ?".

- C.S.: "Ben oui: il y avait les ordres de mes parents et à cette époque là, je n'étais pas majeure, en Mai 68; La majorité, c'était 21 ans et moi, j'avais 17 ans; donc: boum boum boum".

- C.A.: "Ils n'étaient pas d'accord avec toi ?".

- C.S.: "Ah, ils avaient peur! Mes parents étaient dans une peur bleue. Ils savaient que j'étais sur les barricades et que quand je fais des choses, en général je les fais à fond. Donc, j'étais sur les barricades et je passais des bouts de macadam aux copains qu'on balançait sur les C.R.S."

- C.A.: "Toi, tu jetais ?".

- C.S.: "Ah, bien sûr, j'ai jeté. Puis, je faisais passer. Et ça s'est terminé: moi, je voulais pas partir; c'est pour ça qu'ils ont été obligés de me prendre manu militari - deux grands mecs costauds - qui m'ont attrapée par les pieds et par les bras et: direct à la maison. J'étais furieuse ! Et je leur rentrais dans les brancards; et tu vois, j'avais une tresse dans les cheveux. Cette année-là, il y avait un mec qui m'avait dit: je voudrais faire votre portrait parce que vous semblez sortir d'un tableau de Botticelli. Et je me rappelle une seule chose: c'était les larmes. Les larmes, à cause des bombes lacrymogènes; Je pleurais, je pleurais. Y avait le noir tu vois, qui coulait sur les joues - j'avais toujours du rimmel - et j'insultais les deux mecs, en leur disant: vous êtes des vrais fachos. Ce qui fait que j'ai pas terminé la barricade. Y avait des barricades partout dans les rues. Cours Lafayette, ça brûlait, y avait

des voitures incendiées et des tas de barricades, après le cours Lafayette. Donc je suis rentrée chez mes parents, furieuse...".

Un camion passe, venant du quai. Depuis quand sommes-nous là ? Et cette rangée noire, casquée, au loin ? Est-ce qu'elle fait peur, seulement ? En plein milieu du pont ?

Un homme de confiance crie: "Repli à la fac". Déception. Il a sans doute ses raisons. On y va.

Et pour consacrer dignement les réjouissances, dans un dortoir prestement aménagé de matelas - par qui ? Comment ? - une femme et un homme s'enlacent, après les sueurs du combat. La nuit de Mai.

LE TEMPS DES CERISES.

- C.S.: "Aux barricades - événement concret - j'en garde un souvenir assez précis. C'est vrai que le souvenir que j'en ai, c'est: moi dans la tourmente; avec les C.R.S. d'un côté et puis l'enlèvement au sérail, quoi. Et après, le lendemain, la lecture dans les journaux, du meurtre du commissaire, sur le pont Lafayette".

- C.A.: "ça nous a estomaquées cette histoire; on n'y a pas cru".

- C.S.: "oui, parce que y avait un mort; alors le jeu prenait un côté dramatique".

- C.A.: "On a pris ça de manière incrédule".

- C.S.: "A la mort, oui, mais au fait qu'on soit responsables, non".

- C.A.: "On a tout de suite flairé l'embrouille".

- C.S.: "Pour nous, qu'il soit mort, c'était regrettable. De toute façon, il n'avait qu'à pas faire ce sale boulot. On raisonnait comme des fanatiques".

- C.A.: "La violence, c'était quand même la vie quotidienne".

- C.S.: "Oui, c'était la vie quotidienne. Et puis: la violence n'était pas forcément mauvaise. Elle était mauvaise quand elle était du mauvais côté; mais elle n'était pas mauvaise en soi. C'est le souvenir que j'en ai. Y avait de saines violences. Mais surtout pas la violence du grand capital !" (rires).

Après le 24 Mai, tout va très vite. Il y a les repréailles contre la presse locale: brûler un tas de journaux devant le siège central en protestation contre d'infamants

articles. Il y a eu le durcissement de la fac de droit, fidèle à Assas.

- C.S.: "On avait occupé la fac de droit. Les étudiants en droit passaient leurs examens. On avait occupé et on balançait leurs copies du haut du deuxième étage. Et

nous nous étions déguisées avec les habits des doctes enseignants de droit, sous les huées des étudiants en droit. Qui criaient: "Sacrilège ! Vous vous rendez compte ? Vous vous vêtissez de l'habit de nos chers professeurs". Et nous: hilares, hilares".

Puis il y eut, à Paris, la coordination nationale des Comités d'Action Lycéens, du pays. Claire s'y est rendue. Je n'en ai aucun souvenir. J'ai fait au moins un aller-retour à la Sorbonne. Chercher du matériel, sans doute, Souvenir vague de stands, chacun le sien. De drapeaux. S'y retrouver dans ce dédale, jusqu'au comité que nous cherchions. Les Katangais. J'ai su là qu'une fille fut violée.

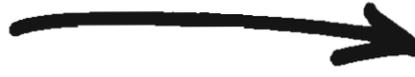
- C.S.: "J'ai donc été à Paris. Je me rappelle d'un truc: au Comité D'Action Lycéen, y avait les communistes, y avait les anars, y avait le 22-Mars. Alors anars-22-Mars: je me rappelle très bien avoir fait une prise de parole, debout sur une table, en disant: "Il faut brûler les livrets scolaires" et acclamée par les anars et le 22 Mars, huée par les communistes. Je ne sais plus dans quel bahut c'était; ou à la fac. C'était les CAL au niveau national. Y avait un peuple fou. Et je me rappelle cette intervention, debout sur une table et acclamée par les mecs du 22-Mars et les anars. Et j'étais là: il faut brûler les livrets scolaires ! J'étais partie, en train sans payer, avec mon petit copain de l'époque".

Puis il fallut rendre la fac. L'affluence s'était éclaircie. Une angoisse m'étreint, que j'avais déjà vue quelque part. C'était quand il avait fallu, un an auparavant, prendre l'avion du retour. Rentrer à la maison ? C'était hors de question.

Je m'en fus dans une proche campagne. Les cerisiers de mon enfance regorgeaient. J'en cueillis des cageots. Des cerises pour les trimards, les derniers occupants du Quai. Je ne croyais pas si bien dire. J'ignorais que cette complainte que me chantait ma grand-mère, n'était pas une variété d'entre-deux-guerres. Qu'elle était le glas de la commune.

Des cerises pour les loubards. En souvenir pieux, on peut dire qu'on en a bavé

avec eux; dont il fallait se séparer, dont il fallait se séparer, dont nous ne voulions pas nous séparer. Obtenir une entrée au resto-U pour eux, pendant Mai, c'était facile. Mais après ? Il fallait choisir et c'était un choix impossible.



Mon amoureux de Mai m'offrit l'issue. Et je me retrouvai dans ce collectif, antre de la révolution.



Pharoa Sanders jouait: Japan.

J'entrai dans ce lieux des lieux, intimidée. Au creux d'un lit, j'attendais. Pourquoi ne se jette-t-il pas dans mes bras, là tout de suite ? L'homme, sur le bord, lisait: Les neuf Thèses de l'Opposition de gauche. Alexandra Kollontaï, dit-il. Ce n'était pas Kollontaï, mais F.Fourquet, la F.G.E.R.I. Plus tard, longtemps après, j'enseignai Kolontaï aux étudiants, dans une université neuve, et rangée.

LA COMMUNAUTE INAVOUABLE.

Nous le savions, moi je le savais en tous cas, que nous avions perdu Mai. Que ça ne reviendrait plus jamais. C'était fini. Que c'était pour la vie. Nous le savions, en juin.

Un graffiti disait: "NE PARTEZ PAS EN GRECE CET ETE".

Nous avons entrepris un périple. Peu à peu, s'éloigner. Accepter de quitter la ville. Avec Claire. Avec d'autres.

Le temps des lectures est venu. Pendant mai, je ne lisais que les tracts et la presse de Mai: L'ENRAGE, ACTION. Nous tirions une invraisemblable quantité de papier, à l'imprimerie.

- C.S.: "Pour moi, Mai-68, c'est AGIR-REFLECHIR- S'ORGANISER".

Claire ne savait plus que nous avions tiré ce texte en brochure. Qu'il était arrivé début juin; signé: Jean-marc Coudray. J'ai revu ce texte il y a peu, c'est un bon texte sur Mai. C'était: "LA BRECHE": Lefort-Morin-Castoriadis, alias Coudray. Puis les livres envahirent le marché.

En juin, j'ai trouvé les cahiers de la Pédagogie Institutionnelle. Puis "LA SOCIETE DU SPECTACLE". Tout le monde parlait de Reich; la dernière édition de la "Fonction de l'Orgasme"

était épuisée. En juillet ce fut: LES CHIENS DE GARDE: ça s'impose, pour des lycéens. Et dans la foulée: ADEN-ARABIE. J'ai voulu aller à Aden, on ne passait plus, cette année-là.

Nous sommes parties, en bande. Nous tenir chaud. Dix, quinze peut-être. Il y avait du rire, mais il y avait de l'amertume. Cévennes, Saint-Hyppolite-du-fort, un 14 juillet. Gourgasse, d'où nous boycotterions le festival d'Avignon, avec le Living Theater. Camping Anarchiste dans les Landes. La Borde.

Roch, tout noir. Roch, tout bleu dans son habit noir. Re-La Borde.

Un écrivain du Comité d'Action des Ecrivains de la Sorbonne, plus tard appelait ça: La Communauté Inavouable.

Rien de plus délicat à définir que le concept de communauté inavouable. C'est un concept, pour autant qu'il n'y a pas de réalité politique sans lui. Ce n'est pas un concept en ce qu'il s'ancre dans l'émotion du cœur et les élans du corps. Lesquels, hors l'énonciation de leurs principes, ne sont pas totalisables. On n'en peut faire recette.

Je vais essayer d'en anonner quelque chose; autour d'un commentaire de Maurice Blanchot.

La communauté Inavouable, le titre lui appartient, court de la communauté négative à la communauté des amants. La négative procède du communisme: "Communisme, communauté: de tels termes sont bien des termes, dans la mesure où l'histoire, les mécomptes grandioses de l'histoire nous les font connaître sur un fond de désastre qui va bien au-delà de la ruine".

L'exigence communautaire, elle, nous vient de Bataille: "A la base de chaque être, il existe un principe d'insuffisance"; c'est le principe d'incomplétude.

Le territoire communautaire suit les tracés de la communion: "Accomplissement fusionnel dans quelque hypostase collective"; cette définition est due à J.L. Nancy; de la mort d'autrui: "il ne saurait y avoir de communauté si n'était commun l'événement premier et dernier, qui, en chacun cesse de pouvoir l'être". Alors, ce territoire longe le tracé de l'écriture: "don de parole, don en pure perte. Echec:" la communauté dans son échec, a partie liée avec une certaine sorte d'écriture".





Une telle communauté est dite Acéphale: "ceux qui y ont participé, ne sont pas sûr d'y avoir eu part". Elle tient du sacrifice et de l'abandon: "Voilà le sacrifice qui fonde la communauté en la défaisant, la livrant au temps dispensateur qui ne l'autorise, ni ceux qui se donnant à elle, à aucune forme de présence et la renvoyant ainsi à la solitude qui, loin de les protéger, les disperse ou se dissipe, sans qu'ils se retrouvent eux-mêmes ou ensemble".

Quant à l'expérience intérieure: "il serait tentant et fallacieux de chercher dans l'expérience intérieure la suppléance et le prolongement de ce qui n'avait pu avoir lieu, fut-ce comme tentative, dans la communauté acéphale".

C'est le partage du secret: "la marque de ce qui surélève la communauté".

La communauté littéraire est, selon Bataille encore, cette "communauté de ceux qui n'ont pas de communauté".

La communauté négative s'achève avec le cœur ou la loi: "solitude que la communauté n'est pas destinée à guérir ni à protéger, mais l'y expose".

Reste la communauté des Amants: "où il n'y a ni relation partagée ni amants certains"; c'est l'extravagance de la communauté".

Mai-68, une communication explosive, dit Blanchot "frayer avec le premier venu", sans projet". Contrairement aux révolutions traditionnelles (ce n'était ni l'Elysée, ni la Bastille), c'était être ensemble et liberté de parole; commune présence ignorant ses limites, politique par le refus de ne rien exclure: l'immédiat universel. Présence du peuple, mot abusif: il est là, il n'est pas là: c'est en cela qu'il est redoutable pour les détenteurs d'un pouvoir qui ne le reconnaît pas, ne se laissant pas saisir; dissolution et réinvention, la loi ne peut le circonscrire.

Le monde des amants est cette "société asociale que forment les amis et les couples". Autour de la Maladie de la Mort (M.D. une autre du comité d'action des écrivains -Sorbonne) éthique et amour, communauté traditionnelle, communauté élective: "mouvements convulsifs appelés à dévaloriser le monde".

Vient la destruction de la société, apathie: la communauté des amants a pour fin essentielle la destruction de la société. apathie est un non-lieu, l'incandescence de l'insensibilité.

L'absolument féminin, l'homosexualité sont: "la dérision de l'illusoire lorsque la communauté se dissout".

L'inavouable communauté serait là, que pour se taire, il faut parler. "Mais de quelle sorte de paroles ?"

Voilà l'une des questions que Maurice Blanchot "confie à d'autres, moins pour y répondre que pour la porter et peut-être, la prolonger. Ainsi trouvera-t-on qu'elle a aussi un sens politique astreignant et qu'elle ne nous permet pas de nous désintéresser, entre ce que nous appelons oeuvre et de ce que nous appelons désœuvrement".

Parce que c'est bien beau les événements, les faits: à telle heure, telle usine appelle le standard occupé de la fac et demande en renfort deux étudiants pour discuter. Telle usine est en grève. Salut fraternel aux camarades étudiants en lutte! Ça m'intéresse, je veux savoir ces faits aussi. Mais surtout, j'ai pas envie qu'on me reconstruise un Mai tout lustré, bien présentable; je veux garder la sauvagerie de Mai la cacophonie de 68. Ça nous a assez bouleversé malgré les grands efforts jour et nuit de coordination, ces cohérentes incohérences de Mai. Que ça partait dans tous les sens, qu'ils avaient beau garder leur brevaires, les militants dévoués, c'était inadéquate. Qu'ils nous re-servissent des phraséologies désuètes, pour (c'était prudent) s'y retrouver eux mêmes. Personne ne s'y retrouvait avec ses textes d'antan.

Ce qui ne signifie pas se priver d'entendement.

Pendant des siècles, j'ai tout perdu de Mai. J'avais oublié les plaisirs de Mai. L'intelligence de Mai. Qu'il eut lieu, était comme un mot creux.

Le juge me demanda: "Alors, dites-le nous, comment c'était?". Je pense à Lacan, à l'intention des femmes analystes: "Alors, dites-le nous, hein, ce que c'est que la Femme!"

Mais comment dire le bonheur de Mai à un tribunal d'Assises?

L'ART DE LA RECONSTRUCTION

L'intérêt de Mai, est d'abord la déconstruction. Déconstruction des territoires du politique. Les militants en cartes des années U.E.C. et les militants anciennement anarchistes, tous ces courants antérieurs à Mai, fussent-ils en leur temps très à la pointe comme les situationnistes: tout le monde y perdit ses

repères. Ceux des années soixante eurent deux réactions divergentes, sur le tas: les uns se cambrèrent sur le connu; ils tentèrent de sauver leur organisation. D'autres s'ouvrirent à l'inconnu. Débordés par le succès et la popularité du mouvement, les militants eurent la vie rude. Il fallait surfer sur la crête, encombrés d'outils périmés.

Ce n'était pas le cas des lycéens. Le C.A.L. a une préhistoire d'un ou deux ans avant Mai: cette équipe JCR, seule restée visible au-delà des événements. Mais il ya surtout une histoire en Mai, un jour apparemment les U.N.-C.A.L. Il y a bien quelqu'un quelque part qui retracera les lignes vastes du mouvement des lycéens. Pas moi.

Quels que soient les emprunts de bric-et-de-broc des lycéens, le premier de leur souci était l'autorité.

Ça n'a l'air de rien vu d'ici, mais ce qui se nommait alors lycée caserne, et qui est devenu un sens commun après le panopticon de Foucault et les années 70, ne l'était pas, alors.

La critique de l'autorité à partir du lycée, mettait en jeu le statut de mineur, la majorité civique était à 21 ans et les encadrements étaient, jusqu'au bac, verrouillés de toutes parts.

Il n'y eut pas de spécificité sexuée en Mai: nous étions tous des mineurs, filles et garçons. Mais la minorisation des filles était considérable et la nommer une double minorité serait encore peu dire.

- C.A. : "Et les femmes, en 68, y en avait beaucoup? Qu'est-ce que tu as comme souvenir d'image de femmes, des filles?"

- C.S. : "Alors moi, j'ai le souvenir qu'il y avait beaucoup de filles; si on prend le mouvement des Comités d'Action Lycéens, moi, je regarde quand même l'image de plein de nanas. Mais il y avait des mecs aussi, hein là, quand même. Les mecs étaient là quand même et ils faisaient des trucs. Mais on était déjà un ferment."

Mai était un mouvement mixte. Comme aujourd'hui les Beurs, les étudiants et lycéens de 86.

Plus tard, les analystes se sont centrées volontiers sur l'émergence de la jeunesse comme groupe consommateur (version U.S). Mais telle n'était pas la lecture de l'époque. C'était la famille comme champ d'autorité et l'école comme lieu disciplinaire.

Nous définissons nos statuts non en termes d'avenir mais de présent. Nous n'avions pas d'avenir et nous nous en foutions. Le moins qu'on puisse dire est que songer aux lendemains qui déchantent était le dernier de nos soucis. Il y a là un point de répartition des significations ultérieures de Mai, entre qui poursuivait des stratégies d'avenir, d'aménagement ou de rupture. Sur ces divergences, s'exprimèrent des oppositions violentes que l'on peut questionner, vingt ans après. J'aurais de quoi.

Les lycéens étaient des mineurs. C'était leur non-statut politique. Ils étaient des enfants. Nous n'avions pas grand-chose pour penser cette expropriation de nos vies, comme nous disions alors. Il n'y a pas de quoi s'étonner que le mouvement lycéen fut massivement anti-autoritaire. Ils étaient définis d'abord par l'autorité qui s'exerçait contre eux. Donner une parole et un espace à ce statut fut une grande chose de mai.

Christianne Rochefort n'avait pas écrit encore sa série des petits enfants du siècle. Elle avait écrit "UNE ROSE POUR MORRISSON", deux ans plus tôt. Nous avions Zazie dans le métro, côté subversion. C'est à peu près tout. Billy the Kid est certainement le meilleur remake de Zazie post-68 : on peut mesurer la distance accomplie. Dans la littérature, fleurissait la version pédophile concernant les petites filles : Lolita. Et la version homosexuelle concernant les deux sexes : cette infinie closerie des pensionnats.

On a oublié ce moyen-âge d'où nous sortions. Et ce Bonapartisme dans l'administration des individus. Les enfants n'étaient pas encore des personnes. Ils ne le furent qu'après la légalisation de l'avortement et encore, sous la poussée de Laissez-les-vivre. IL y avait de quoi nourrir un mouvement lycéen. Je ne sais pas pourquoi il est resté dans l'ombre, hormis un numéro des Partisans (11).

Les rares militants en carte dans les lycées avant 68, ne pesaient pas lourd au regard des oeuvres du C.A.L. pendant Mai et il fallait être enragé pour accéder à la dissolution des critères spécifiques, comme l'âge. Pour l'amour de la rage, on pouvait faire cause commune. Le langage gauchiste était inapproprié. Il provenait du marxisme scientifique, où les identités écrasées sous la prédominance d'un économisme qui renvoyait les lycéens à des fronts "secondaires". Les identités sexuelles, ni culturelles n'émergèrent en mai. La jeunesse advint. Pour certains elle eût tôt fait de se figer en dogme. Pendant Mai, nous en

sommes à l'élaboration tumultueuse de ce qui devint : NI VIEUX NI MAITRES.

→
NI VIEUX
NI MAITRES

C'est pourquoi le mouvement lycéen est si significatif de Mai. Les gens du 22 mars étudiant, avaient quelques coudées d'avant-mai dans le théorique et quelques petites années de plus, aux grandes conséquences. Antoine de Gaudemar a tenté d'en dire quelque chose.

Il y a eu l'art du jeu. Ce fut la réponse à la minorisation de l'époque. Et la nécessité d'une critique qui se plongeait derechef Urbi et Orbi dans le privé et dans le public. En quoi ils furent parmi les pionniers des mouvements post-soixantuitards. C'était ce statut-non-statut qui les poussait là. Les lycéens vivaient dans leurs familles où ils portèrent le feu aux poudres, tous autant qu'ils étaient. Et les règlements de compte antérieurement relégués aux affaires dites d'adolescence, avec une fâcheuse suffisance, devinrent affaires collectives. Les parents étaient un groupe en soi et ils étaient des ennemis. Lesquels n'avaient jamais considéré jusqu'ici leur progéniture qu'en termes de biens, de domesticité et de possessions. Du droit à peine Romain ; qui nous fit une révolte d'esclaves. C'est pourquoi nous avons consacré dans l'immédiat après-Mai une attention privilégiée aux pédagogies libertaires. En quoi, nous emboîtons le pas, aussi bien aux Recherches Institutionnelles qu'aux expériences anti-autoritaires de Kommune 1 et 2 de Berlin. Tout ce qui définissait la famille comme lieu d'asservissement de l'enfant, matrice des perversions autoritaires, devint nôtre. De là, une généalogie du politique qui s'en fut vers DADA et le GRAND JEU plutôt que le surréalisme, vers SPARTACUS et WEIMAR, cette république des fils rebelles. Les filles n'avaient pas pris place dans le siècle ; ce sera l'oeuvre du temps à venir, car nous avons peu de chose pour offrir un statut aux filles : Anne Frank, Iphigénie, Antigone, tout ça n'était pas gai. Anne Frank était certes, le prix de l'écriture. Et Antigone, le politique soi-même. Georges Steiner ne lui avait pas encore donné sa plus belle plume, mais le Living Theater lui donna sa plus belle voix. Des féministes américaines s'y mettent, elles qui avaient déjà les "WOMAN REBELL : NO GODS NO

MASTERS", en début de siècle, dans la Ville de tous les commencements.

Le résultat pour l'heure, est que les lycéens sont les oubliés de Mai ; qu'ils n'eurent plus de structure après-mai. Ceux qui ne venaient pas d'organisations antérieures, a fortiori n'y allèrent pas après. Quant aux nouveaux venus, ils pouvaient toujours refaire le parcours du combattant pour eux-mêmes ; pour le collectif il n'y avait là rien en attente.

Si bien que les mineurs de Mai eurent avec leurs aînés des divergences que l'on peut voir autour de l'âge. Les uns terminaient leurs études, les autres y entraient. Les uns avaient installé leur vie amoureuse et sexuelle, les autres l'inauguraient. Pour autant que tous carensaient des projets alternatifs, les uns étaient prêts à construire, les autres non. Nous étions jeunes, nous avions tout perdu -Mai- et nous avions la vie devant nous. Une vie promise à l'ennui, selon la terminologie du temps.

Les alternatives exigeaient un minimum de projection devant soi ; nous n'en n'avions pas. Les communautés, par exemple : il fallait un tant soit peu d'organisation, de sérieux, de discipline, de ressources ; nous n'en n'étions pas là. Les revues pareillement nécessitaient un suivi, une prise de possession de l'instrument, la parole et l'écriture. Ces formalisations signifiaient la prise en compte d'un présent à construire. Nous avions le vaste monde à explorer, pour vivre sans temps mort, à défaut d'y jouir sans entrave (12). Quelques uns se laissèrent porter au gré des réalisations d'autrui. Nous étions des passants en toute chose, quoique nous ayons changé le monde, comme d'autre, sans y laisser de traces tangibles. Nous étions repliés dans ces priorités du vécu. La Vie était une urgence en soi. Nous avions besoin de temps et nous avons dévoré le temps d'autant plus goulûment qu'il fut de plus en plus patent que nous perdions irréversiblement Mai.

Le nomadisme fut cette volonté sublime, gens du voyage, Gypsy band. C'est ainsi que la musique, le jazz avant le rock, les noirs avant les femmes, la révolution sexuelle avant la politique des genres, dans la droite ligne des refus de propriété, prirent leur place Après-Mai.

Les singularités de Mai éclatèrent hors des limites de la courte durée. En



somme, la société était archaïque. Pour les aînés de Mai, elle cessa de l'être ; les Yuppies s'appliquèrent à la moderniser et les middle-class firent sauter des verrous intermédiaires.

Pour les mineurs de Mai, la société est restée archaïque, et pour les filles, plus encore que pour les garçons. Elle l'est restée. Rien où se retrouver. Des situs sont allés aux arts et aux modes. Des alternatifs ont bâti des alternatives sur mesure - et heureusement. Pas nous, les filles de Mai.

Plus tard, beaucoup plus tard, nous eûmes le mouvement des femmes. Pour moi c'est une histoire d'ailleurs, loin, si loin de Mai.

Il fallait accepter de régresser pour faire quelque chose de Mai. Ceux qui n'en avaient pas fini avec les déconstructions, restèrent à contre-temps. Si bien que le passé demeure inachevé avec l'idée d'une succession de défaites, de dépossession, de confiscations. Défaite dans le retour au spécial-politique, opposé au tout-politique d'alors ; défaite dans le retour au privé, opposé au public d'antan ; défaite dans le retour au personnel, opposé au collectif de naguère. Restrictions crescendo.

Défaite, du coup, du désir d'émancipation qui fit Mai. Une défaite politique à plate couture. Le triomphe de la tolérance pure (13). La soumission par la force - des choses - peut-être - et sûrement pas libre-arbitre.

Ces forces furent multiples, c'est bien pourquoi chacun composa avec comme il put. Elles ne furent pas seulement étatiques comme en bons anars, nous disions aisément ; elles ne furent pas seulement matérielles : logique du capital diraient les marxistes. Ces fonctionnalismes de la pensée me sont étrangers. Cet ultra-gauche érigé sur la dénégation du Sujet, sinon de l'événement, est banni de mes exigences de pensée. On sait ce qu'il donne outre-Rhin, sous le non d'Historikerstreit.

Ces rapports de force eurent aussi lieu parmi nous. Il est plus fertile d'en tenir compte dans l'analyse du passé présent. Assurément, je suis là dans l'après-Mai. Le fossé entre Mai 68 et les ans qui suivirent, dès l'automne, est la raison principale pour laquelle globaliser ce temps indistinctement sous une seule époque historique est, ce me semble, préjudiciable à l'intellection qui fait cruellement défaut de nos jours.

Les rapports de domination devinrent d'une violence inouïe. Nous stigmatisions des rapports de pouvoir sans saisir que nous en étions de la sorte les premiers dépossédés. Ils se jouaient sur tous les angles de la quotidienneté, à commencer par les formes de vie, les formes de couple, les formes d'accumulation et de profits tirés de Mai. Ils se jouaient dans les accessions au savoir, à l'écrit, aux analyses. Les échanges, quoique plus alertes qu'aujourd'hui, se rétrécirent. Ils devinrent périlleux. IL y eut le cynisme chez les uns, qui leur garantit leur temps de domination. Et le sexisme chez tous.

Les soixantuitards étaient peu phalocrates : comme gens de gauche ils étaient plutôt de l'autre côté de ce pouvoir là. Ils n'avaient pas encore eu le loisir d'affirmer leur anti-féminisme ; ils n'étaient pas plus misogynes que ça. Non : ils étaient sexistes. Les positions économiques parachevèrent les séparations. Le travail, c'était l'anti-vie ; ce préalable fut source d'interprétations diverses. L'ensemble, ici souligné comme infernal, était en d'autres termes fort peu démocratique. Car s'il y a bien quelque chose auquel nous ne réfléchissions pas, c'est bien le démocratique, focalisés que nous étions sur l'analyse du pouvoir. Par suite cette faille engendra, vu le refus des formalismes où nous campions, une sorte de loi de la jungle : les tyrannies de l'intimité.

On a beaucoup glosé, ces derniers temps, sur le retour à la démocratie ; et l'on a porté la question sur les terrains classiques du politique. On l'a moins porté, à l'exception des mouvements de libération sexuelle, sur nos paysages collectifs. Qui est pourtant l'un des nerfs de la défaite. Nous n'avons pas sauvegardé d'espace à nous. Il n'y eut que micro-éclatements tous azimuts, redevenus étroits. Point de socialité alternative. C'est toute la différence avec l'Allemagne et c'est bien pourquoi Arc-en-Ciel a tant de mal à se constituer. C'est peut-être aussi pourquoi, l'état des débats est si pauvre aujourd'hui, où nous en sommes réduits ou bien à adhérer au P.S. ou bien à des cénacles dont on fait vite le tour ; ou à rien, rien du tout.

De ce point de vue, il est clair que nous reconduirons cette dépossession, aussi longtemps que nous n'articulerons pas au moins le dissensus.

Mai appartient à tout le monde et s'il n'y a pas de droit d'auteur sur Mai, il n'y a pas non plus de masse anonyme ; Mai fut l'anti-totalitarisme. Les reconstructions vont bon train. Plus il s'avère, distance

aidant, les justesses et les méprises des appréciations à l'époque, plus tout le monde était partout, de toujours. Il y a des flous artistiques. Les organismes les plus monotones de la coutume révolutionnaire se proclament d'avant-garde. Il n'y avait plus d'avant-garde en Mai, pour les bienfaits des besogneux fatigués.

Si vous cherchez les faits, les dates, le concret ne lâchez pas les significations qui s'enchaînent. Surtout pas le terrain pour l'ombre. Les uns étaient là où il faut, quand il fallait, et n'en savent pas plus pour autant que celui qui "n'a pas quitté la rivière et la colline aux fleurs de Mai".

Tout le monde ressort les mêmes musiques, les mêmes références, les mêmes petits cailloux sur les routes de Petit Poucet devenu grand. Mais cet écrasement uniforme masque que, tandis que les uns écoutaient Deep Purple en écrasant un joint au pied de l'ampli, les autres tripatouillaient la lutte des classes en lançant leurs excommunications à tous vents... Jusqu'à ce qu'à leur tour, ils se mettent à fumer dès que les ci-devants cessèrent. Pour cause d'excommunications répétées, personne ne les vit disparaître derrière les enfermements insidieux. Internationalement, les dates longitudinales en disent plus qu'un corpus si uchroniquement partagé.

L'hiver 86, il y avait des lycéens dans les rues, des étudiants, des collégiens. Ils allaient. Je demandai : "Où allez-vous ?". Ils disaient : "On ne sait pas.". Ils étaient ainsi des milliers à envahir les grands boulevards, sans savoir où ils allaient et les rangs ne cessaient de grossir. D'anciens barricadiers de Mai craignaient les grenades lacrymogènes pour leurs petits. D'autres maternaient : "ne fumez pas toute la nuit sans manger ; dormez un peu". J'en avais pas vu tant depuis 68. Ma copine d'Après-Mai et moi, retrouvées là, nous humions un instant ce parfum qui nous revenait de loin. D.C.B nous offrit des films à la télé et, toujours avec ma même copine Annie, parmi les rythmes et les couleurs, nous y perdions le cours du temps, devant le petit écran. Nous avons su que nous ne grandirions jamais, qu'il n'y avait pas à gratter, sous les pavés toujours la plage.

C'est pourquoi je dédie ce texte à tous les petits enfants de 68 qui interpellent les leurs, parce que les leurs ne sont pas à la hauteur de leur désir, de leur histoire, descendus s'ébrouer un printemps en hiver, comme disait le Canard Enchaîné de l'époque. A ces enfants de 68 qui sont en droit de nous demander



des comptes sur : qu'avez-vous fait de nos espoirs ? De nos communautés où nous n'avons pas été élevées ? De nos écoles alternatives où nous n'avons pas été éduqués ? De nos pédagogies libertaires où nous n'avons pas été instruits ?

A l'enfant qui sauta dans un avortement yougoslave, que sa mère aurait barricadé enceinte jusqu'au cou, qui serait né au milieu des flonflons d'un 14 Juillet à Saint Hyppolite du Fort, où cette année là la fanfare jouait l'Internationale en guise de Marseillaise et les pétards fusaient d'une violence extrême car, disaient-ils : Ici, on s'entraîne chaque année et, pour les élections nous sommes allés à la pêche.". Les gens de St Hyppolite du Fort nullement évangélisés sous la houlette d'une quelconque mégalomaniaque avant-garde, nullement néo-ruraux, bref, gens de chez eux, nous accueillirent le plus fraternellement du monde, eux devant, pistons et trompettes en tête, nous derrière, les filles sur les épaules des garçons, poings haut dressés comme il se doit, pour mêler nos larmes amères dans cet ultime rite funèbre. L'enfant serait né là, dans les bras d'une fanfare qui en avait gros

d'une collision P.C.-De Gaulle, pour que surtout rien n'arrive, rien n'arrive.

Nous le lirions dans les livres plus tard ; les aînés l'avaient lu dans les livres qu'ailleurs, qu'avant le "seul" parti révolutionnaire ne voulait jamais faire la révolution ; que pour s'assurer que la révolution n'aurait pas lieu, il s'était emparé de la révolution, il l'avait mise sous scellés. En 1968, plusieurs ruisseaux révolutionnaires russes - Mencheviks, Socialistes Révolutionnaires, Anarchistes, Bundistes, Sionistes avaient déjà été chassés, emprisonnés, exilés puis d'autres ensuite, jugés et liquidés ; et ailleurs d'autres ruisseaux, puis toutes les révolutions d'Europe avaient ainsi et pour cela été bâillonnées ; puis, puis, puis : chaque fois c'était pareil. A plusieurs, on a vite fait de venir de partout, de se souvenir de partout où les révolutions furent bâillonnées.

Car nous qui ne nous mêlions que de nos oignons et pas de ceux des autres, que de là où nous étions et pas d'ailleurs, nous qui nous contentions d'attiser les feux qui couvent et de mettre quelques bonnets rouges - et noirs - aux dicos,

nous étions ahuris que les usines, les ateliers aussi mettent des bonnets rouges - et noirs - à leurs cheffailons, leurs machines : et tout le monde de boire, tout le monde de trinquer.

Je n'ai plus jamais rien vu de si beau que ces hommes exténués de parole, d'assemblées, de tracts et de veilles à déjouer les intrigues pour nous faire rentrer à la maison, de ceux qui ne voyaient pas la révolution par la même lorgnette que nous ; qui aujourd'hui vous disent : "c'est nous qu'on a tout fait ; heureusement qu'on avait pris les leçons de l'histoire!". Tu parles ! J'ai jamais rien vu de plus beau que ces filles le jean rapé des nuits blanches à répétition, courant dans les couloirs d'une noble institution.

Tous les contemporains de Mai, qui n'eurent pas leur part de réjouissances en crevaient de ressentiment, d'envie, de jalousie. Les extrêmes-droites l'écrivent tout de go : un tel pied ! et pas nous ! Ils attendent leur heure : il n'est jamais trop tard pour se venger. Je suis sans illusion sur la nature des antagonismes les plus définitifs : ils nous voyaient dans cette euphorie, sans eux. Une euphorie qu'ils ne connaîtraient pas. Ils choisissaient Viva la Muerte.

Colette Magny chantait : choisis ton opium, Dieu est subtil, mais pas malicieux.

Cependant entrer dans la transmission demeure lettre morte, si c'est autant que nous de ruptures que vous rêvez : transmettre est une sorte de vide, à la manière des âmes des anciens, tourmentés et sans sépulture pour se reposer.

Je vous le donne en mille : prenez n'importe qui, demandez au quidam "Et 68 ?". Prenez les jeunes, prenez les vieux : "J'avais dix ans, c'était la <première fois que je venais à Paris. Je n'oublierais jamais les arbres sur le Boulevard St Michel."

"J'avais sept ans et, vu du Canada, Paris brûlait."

Malheureusement lorsqu'aujourd'hui les mêmes passent à la télé (février 88) ils n'ont plus la pêche pour faire passer quoi que ce soit. A-t-on dit trop de choses, ou faut-il que d'autres parlent ? Prenez les se piquant de modernité : la vexation de n'avoir pas vu le vent. Prenez les loin, dans les terres étrangères : la rancune que Paris soit devenu la capitale de la



réaction, écrivait la New Left Review en 87. Demandez aux réfugiés de tous pays, pour qui une fois encore, Paris était Paris et qu'ils aiment debout, demandez leur : cette tromperie pour eux-mêmes qu'ils ressentent, à des milliers de miles d'ici, de se vautrer dans les renoncements. Comme tout le monde avait les yeux braqués sur tous les Faubourgs St Antoine de France. Prenez les à tous âges, en tous lieux : vous verrez.

L'histoire nous la faisons, nous le savions. L'histoire nous fut confisquée, c'est de bonne guerre. La politique est retournée à ses usages, professionnels et classe politique. Vingt ans n'ont pas suffi à engloutir 68 et déjà nous savons qu'il en reste autant que des autres révolutions que nous conjuguions en chantant, en riant : Espagne notre favorite. L'Espagne, ce n'était pas les manuels scolaires qui nous l'apprenaient, c'était ceux qui en venaient, nos copains. Toute l'histoire révolutionnaire défilait en quelques jours, quelques nuits, et si j'ai eu 14 au bac l'année d'après, en histoire, ce n'était pas parce que j'étais bonne élève, mais parce que c'était : la République de Weimar ! Rosa Luxembourg et Spartacus, ça m'en disait un brin !

Si j'ai choisi ce ton du Je, c'est aussi que je pense que c'est ainsi qu'on fait l'histoire et que l'histoire se fait, à vif et en archives. Là où il n'y a pas de sujet, il n'y a pas d'histoire ; et là où il n'y a pas de sujet, il n'y a pas de révolution. On peut aussi dire Désir. Il y eut de grands théoriciens du désir révolutionnaire et je pense avec eux, que la révolution c'est un désir. N'étant précisément pas une inflationniste du mot. Notre révolution, nos révolutions car nous en avons fait plusieurs, ce fut avant tout un désir de révolution : Revolution for the hell of it.

Nous n'en avons pas fini de réfléchir au privé politique, à l'histoire du sujet. Ceux qui répudièrent le sujet de l'histoire se retrouvent aujourd'hui, sans histoire et sans révolution : les uns effacent, d'autres dénie, d'autres errent.

1988 : Mai 68 dans sa disgrâce. Un nouveau mouvement de jeunes s'est produit dans l'hiver 86 ; la première amnésie de Mai est rompue. Ils se choisissent pour porte-parole, un stalinien de Mai, signe d'une défaite reconduite, pour ce qui est des formalismes.

1988 VENTENNALE DEL 68



1988 : depuis dix ans, le faurissonisme bat son plein dans les rangs des soixantuitards, toutes provenances politiques confondues. L'antisémitisme reprend ses droits : c'est la limite de l'évènement sur l'histoire longue. Que sont "tous des" juifs allemands devenus ?

Ils criaient Ni Dieu Ni Maître, mais le dieu du voisin valait moins que le leur. Dommage pour l'anarchisme ; voilà qui rend modeste quant à ses amours d'antan. Qui vous dépouille de vos amours d'antan. Israël a quarante ans. Mai 68 en a vingt. J'ai appelé cela : une génération politique (14).

L'heure n'est donc pas venue d'une belle mémoire de Mai, d'une célébration des avènements de sujet qui fit le grand désir de Mai, car ces sujets étaient inachevés, ces désirs étaient médiocres.

C'est l'une des séparations entre les aînés et les mineurs de Mai. Une séparation qui pour, ma part, est réhébitorie.

Pour les premiers, mai fut un terme politique. Ils avaient fomenté et rendu possible un éclatement du politique constitué depuis la révolution française en parlementarisme et droite-gauche. Ils venaient des générations d'après-guerre ; le triomphe tardif du communisme en

France, force libre légitimée par la Résistance, fit d'eux les artisans d'une pensée de et dans la dissidence. Michnik n'avait pas dit encore que la droite et la gauche de la révolution française s'étaient terminées à Moscou en 17. Nous ne savions pas encore que les limites du politique s'arrêtaient à Auschwitz. Qu'il n'y avait plus de pertinence politique après Auschwitz.

Alors je songe aux opéras des gueux que nous écrivions de nos vies, de nos choix, au plus près des courses imaginées pour refaire quelque chose qui se tienne et nous tienne.

Les uns étaient blindés dans de larges certitudes ; d'autres tenaient en mépris ces sottises peu philosophiques.

Le simple l'emporte toujours ; c'est humain.

C'était Mai et quelqu'un disait : les révolutions ne profitent jamais à ceux qui les font.

MILENA JESENSKA expliquait : " Au moment où l'expérience appauvrit - car loin d'enrichir l'expérience appauvrit - à ce moment là, on cesse d'être jeune... On devine vaguement que les choses ne changeront guère, que c'est justement

cela, la vie, qu'il se produira des événements intérieurs, mais non point de révolution et qu'il faut en prendre son parti.

" L'être jeune ne le supporte pas. L'être jeune crée sans même le savoir. Avec chaque jour qui passe, avec chaque livre qu'il lit, il crée et il lutte, il aime et hait, il défend, il se défend jusqu'au sang, il cherche, il cherche, il court, il vole armé d'un revolver imaginaire et semblable à un dieu aveugle, il invente l'infaillible trajectoire de sa vie.

Au moment où il prend conscience de ce qu'il crée, il perd les deux grands dons de sa vie : le don du désespoir total de mourir et celui de l'infinité du moi. " (15)

On -les non-soixantuitards- nous a dénigré avec une véhémence si passionnée, qu'il y avait en cela même, l'aveu. "On" était globalement les générations précédentes et les politiques précédents. Globalement disais-je, soit : avec diverse traîtrises à ses appartenances anciennes ; parmi ces autres, nul n'était assigné à acquiescer aux statuts obsolètes.

Souvenez-vous : irresponsable était un mot en vogue ; nous rétorquions : notre irresponsabilité, par millier, vous emmerde. Les coups-bas ruisselaient. Ne soyons pas soudainement mondains lorsque de 68 il s'agit ; quoi de moins mondain que 68 ? Les vieux disaient : vous êtes des enfants, une bonne guerre vous ferait du bien. Ces âneries fleurissaient dans les journaux du temps, eux qui furent si tant incapables de rien savoir même de leur propre guerre.

Alors combien de doctes mandarins bavaient à qui-mieux-mieux que " la révolution était introuvable ". Vingt ans plus tard, ils s'acharnaient encore à nier l'événement et les négationnistes étaient en passe de faire école au-delà de leur propre projet. Chacun invoquait une condition plus forte, plus folle, plus insultée, pour tenter d'écraser l'insolence de Mai. "Révolutionnaires sans révolution" : ces dix-neuviémistes enrageaient dans la chute de leurs privilèges.

On nous renvoyait à l'enfance, que dis-je ? aux langes. Nous réinventons la mémoire du siècle, ces fils rebelles du début du siècle, dont un seul n'a pas transpercé l'oubli à ce moment là : Otto Gross, l'être enfoui de 68. Mais à Gross, 68 ne suffit pas à rendre la vie.

68 échoua sur ses deux espoirs cardinaux : le social et le psychologique. 68

abolit le sentiment d'appartenance sociale et ce fut le premier des événements historiques à penser la révolution non en termes économiques ou de classes, mais d'imaginaire, ce que Dada annonçait. Ce que les esprits las d'un dix-neuvième siècle qui n'en finissait pas d'agonir, mésestimaient. De la révolution pour rire, disaient-ils. C'était la prodigieuse ignorance d'une fonction si majeure dans le commerce humain que pour la faire advenir, il nous fallut ce bouleversement international. A la mesure de sa réputation. Le siècle avait tout expérimenté. Les combinaisons sociales croisées dans tous les axes positivistes, toutes avaient échoué. Nous n'étions pas des génies, nous étions simplement l'addition d'une généalogie de l'histoire immédiate.

Donc, nous savions que les classes écrasent d'autres oppressions sociales, et qu'en outre elles se reconstituent identiques ou reformulées. Exit les classes dans la lutte sociale, comme moteur non comme réel. Les distinctions fonctionnaient efficacement en effet. Nous requérions une pratique qui abolissait les classes, par delà les réalités fonctionnelles. La révolution était une fête parce qu'elle appartenait à tous, à ceux qui s'y retrouvaient, l'imagination était un bien commun, les murs avait la parole. 68 n'a pas modifié manifestement les dispositifs sociaux. Dès que 68 fut fini, l'élite de la nation redevint élite, les dépossédés redevinrent dépossédés. C'est le premier échec de Mai.

Nous disions : il n'y a pas de psychologique sans politique ; il n'y a pas de souffrance individuelle, il n'y a que des individus politiques. Névroses, psychoses, affects sont socialement construits. Les pulsions n'étaient plus biologiques, elles étaient construites. Les "malades" étaient le miroir grossissant d'un struggle-for-life.

Ce fut le second échec de 68. Notre penseur le plus up-to-date écrivit Capitalisme et schizophrénie. Comme nous on le taxa de trublion. Les souffrances redevinrent individuelles : à cela même on sut que la restauration avait gagné.

Les cadres moyens ne savaient plus qu'inventer pour pérenniser leurs avantages auto-proclamés. Ils prirent le succès de cette oeuvre pour une fièvre du samedi soir. Le Rotary, après des frayeurs sans importance, reprit son cours avec une mention à la hausse. C'est le second échec de Mai.

Mai échoua à déconsidérer les archaïsmes sociaux. Mai échoua à déconsidérer les biologismes psychaux. Sociobiologie et psychobiologie reprirent leurs aises.

Brigitte Fontaine chanta : "Mes enfants, le dix-neuvième siècle est terminé." Il ne l'était pas tout à fait.

Les lectures de l'événement marquent la nature des passions enjouées dans cette affaire. D'un côté les vieux pontes du gaullisme, publiquement minimisaient. A l'intérieur, je ne suis pas allée voir dans les chaumières. Les gaullistes, souvenez-vous : c'était au demeurant la démocratie. Nous étions à l'intérieur d'un processus démocratique et c'est la seconde invention de Mai. Ceci est valable pour l'international tout autant. La puissance de Mai est l'une de ces mesures de la qualité d'une démocratie, sa mesure de contestation. Ni les révolutions fondatrices du 18ème siècle, ni les révolutions européennes du 19ème, ni le bolchevisme ne sont des révolutions démocratiques. Mai est la première du genre, à se produire dans les démocraties d'après-guerre. Vues à l'au ne de l'Europe de l'Est (Varsovie, Prague) et d'Amérique Latine (Mexico, Rio), on peut exactement faire la part des deux modes qui s'affrontèrent en Mai : l'économique et l'imaginaire ; inégalités dans la démocratie et après-coup dans le démocratique.

A gauche, les organismes en carte, habitués à quantifier, ne niaient pas l'événement : ils le découpaient sur mesure. Pour ceux des années vingt - entendez P.C et son syndicat- ce fut Grenelle. Pour les trotskystes ce fut la répétition générale, texte de 1905 signifiant par là que le meilleur était encore à venir ; pour les maoïstes, rien n'avait eu lieu mais ne manquerait pas de venir à condition seulement de sortir d'Ulm pour aller jusqu'à Flins. Ainsi fut fait, en toute simplicité : les uns s'établirent sans célébrer Simone Weil, d'autres prirent le maquis en réminiscence d'un signifiant proscrit.

Pour les soixantuitards enfin, il n'y avait qu'un présent sans détours, sans avatars, ici et maintenant, à l'oeuvre. Pour ceux-ci il n'y eut ni dénégation de l'événement, ni Grenelle qui tienne, encore bien moins de meilleur à venir et un inconscient souverain.





il y eut la danse des vaincus rejailis de leurs cendres. Nous savions que la révolution est ce phénix. Tout le monde n'avait pas oublié Durruti, tout le monde n'ignorait pas les enragés de 93, ni l'agora au siècle classique. Pour ceux là, il n'y eut pas report à d'autres lendemains. En juin, ils surent que jamais plus ils ne goûteraient l'ivresse. Ceux qui vivaient au pied du Mont Vercors ne confondaient pas toutes les formes de pouvoir entre elles. Le nazisme ne portait qu'un seul nom : La Peste Brune. La droite avait ses raisons de nier l'événement, c'était un hétéroclite conglomérat de démocrates. La gauche ne le niait pas ; elle évacuait ses contours inaccessibles, elle niait ce qui n'était pas son lexique.

Restait la majorité joyeuse des insoumis, et des manants : l'opéra des gueux.

Ils allaient béquillants soudains vifs, à la rapidité de l'éclair. Les bourgeois sont troublés de voir passer les gueux.

Les gueux sont retournés au silence des vaincus, selon cette passassion que Marguerite Yourcenar nomma : DENIER DU REVE.

CLAIRE AUZIAS

← NOTES

1 Jean Pierre DUTEUIL vient de l'écrire : "NANTERRE 1965-66-67-68 ; VERS UN MOUVEMENT DU 22 MARS " Ed ACRATI, B.P. 23 Mauléon- 240 p - 1988 A l'heure où je boucle ces lignes il n'est pas encore sorti.

2 Le MONDE 27-28 Mars 1988 - "LE PETIT GRAND SOIR DE NANTERRE"- Jacques BAYNAC - Mai retrouvé - Ed Robert LAFFONT - 1978

3 Felix GUATTARI - oeuvres au choix

4 Daniel BERTAUX, Danièle LINHART - "MAI 68 ET LA FORMATION DE GENERATIONS POLITIQUES" - Le mouvement social - Mai 88

5 Peter SCHNEIDER "LE CERCLE INFERNAL DE LA FAUTE"-Les temps modernes n°495, octobre 1987 p86-99 (1ère édition : Die Zielt, 27 Mars 1987), traduit de l'allemand par Anne-Lise Stern : "Die gnade der späten geburt", note p88



Pendant les négociations de Grenelle...

6 Rolf HOCHHUTH : DER STET - VERTRETER", traduction : Le Vicaire (le remplaçant, l'adjoint) - 1963 - monté à Berlin par Piscator ; au théâtre de Villeurbanne de Roger Planchon peu après

7 Klaus MANN "DER WENDEPUNKT" (le tournant) - Le Seuil - Solin - 1949 Ed française

8 Avant-Garde Jeunesse 27 Mai 1968 - Journal de la J.C.R : les comités d'actions lycéennes

9 Interview de F.R réalisée par C.A pour La Revue d'en Face- 1984

10 M.BLANCHOT - "LA COMMUNAUTE INAVOUABLE" - Ed de Minuit - Décembre 83

11 Revue Partisans - 1969 - Ed Maspero - "Le mouvement lycéen"

12 Pour le clin d'oeil à Vaneigem

13 Herbert MARCUSE - "CRITIQUE DE LA TOLERANCE PURE" - J.Didier - Paris _ Juin 1969 - essai dédié par Marcuse à ses étudiants

14 Claire AUZIAS - "MEMOIRE OUBLI LES GENERATIONS POLITIQUES" - CNRS - 8 5-86

15 Milena JESENSKA - "VIVRE" - Ed Lieu Commun - Paris - 1986

